Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

Kw 185 L 14

LES LIVRES CLASSIQUES DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

RECUEILLIS

PAR LE PERE NOEL;

PRÉCÉDÉS

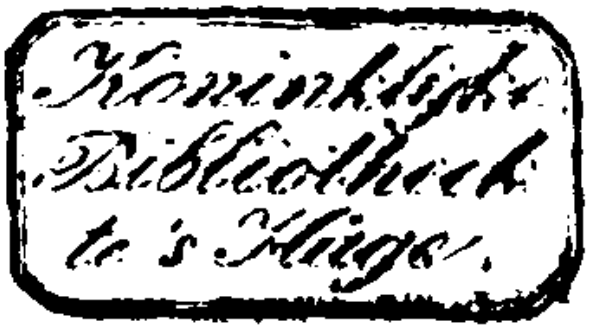
d'Observations sur l'origine, la nature et les effets de la philosophie morale et politique dans cet empire.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez De Bure, Barrois aîné et Barrois jeune, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.



SUITE
DU TROISIEME LIVRE
CLASSIQUE,
NOMMÉ
LE LIVRE
DES SENTENCES.

ARTICLE XII.

Des moyens de cultiver la piété, de gouverner le peuple, d'exiger les tributs, & d'ajouter à ſes vertus de nouvelles vertus.

1 YEN-YUEN demandoit à Confucius ce qu'il falloit faire pour acquérir de la piété, c'eſt-à-dire une parfaite droiture de cœur.

Il faut, lui dit Confucius, ſe vaincre ſoi-même, & rapporter à l'honnêteté tout ce que l'on fait. Si vous pouvez parvenir à vous vaincre ſeulement un jour entier, & ſi vous rapportez pendant ce jour toutes vos actions à l'honnêteté, auſſitôt tout le monde parlera de vous, & tout l'empire vous proclamera

pieux & juſte. Cela n'eſt pas difficile, car la piété ne dépend pas des autres, mais de nous ſeuls.

2. Permettez, reprit Yen-Yuen, que je vous demande quelles ſont les principales parties de cette vertu.

Il ne faut, répondit Confucius, ni voir, ni entendre, ni dire rien qui ſoit contraire à la vertu, & réprimer tous les mouvements du cœur contraires à la droite raiſon.

Je ne ſuis ni fort ingénieux ni fort habile, dit Yen-Yuen; mais je vous prie de permettre que j'eſſaie de pratiquer ces beaux préceptes.

3. Gen-Yum lui demanda enſuite ce qu'il falloit faire pour vivre dans la droiture & dans la piété.

Lorſque vous êtes en public, dit

Confucius, ſoyez grave & modeſte comme ſi vous viſitiez un étranger de grande qualité. Lorſque vous annoncez des ordres au peuple, ſoyez grave & modeſte comme ſi vous aſſiſtiez à la grande ſolemnité de la cérémonie cy. Enſuite jugez des autres par vous-même, c'eſt-à-dire ne faites point à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. Un homme qui ſe conduit ainſi en public ou avec le peuple, & chez lui ou avec ſes parents, ne donne ni à lui-même ni aux autres aucun ſujet de peine ou de colere.

Je ſuis peu ingénieux & peu habile, dit Chum-Kum; mais je vous prie de me permettre de pratiquer ces beaux préceptes.

4. Su-Ma-Nieu demanda auſſi à

Confucius ce qu'il falloit faire pour vivre dans la droiture & dans la piété.

Il faut ne ſe permettre que difficilement de parler, répondit Confucius.

Mais cette petite qualité ſuffit-elle pour vivre dans la droiture & dans la piété ? ajouta Su-Ma-Nieu.

Confucius lui répondit : Il eſt difficile d'agir avec piété & avec droiture : croyez-vous qu'il ſoit aiſé de ſe permettre difficilement de parler ?

5. Le même diſciple lui demanda quel homme étoit le ſage.

C'eſt, répondit Confucius, un homme qui ne s'afflige jamais, & qui ne craint jamais.

Mais, reprit Su-Ma-Nieu, peut-

on appeller un homme ſage auſſitôt qu'il ne s'afflige point & qu'il ne craint point ?

Dites-moi, je vous prie, répliqua Confucius, pourquoi celui qui, en examinant ſon ame, n'y découvre ni maladie ni tache, s'affligeroit ou craindroit.

6. Ce diſciple Su-Ma-Nieu avoit un frere aîné turbulent & deux jeunes freres qui s'aſſocierent à lui dans toutes ſes mauvaiſes actions : Su-Ma-Nieu en étoit pénétré de douleur, & diſoit en gémiſſant : Tous les autres peuvent jouir de la ſociété de leurs freres, ſe réjouir avec eux, ou en recevoir des conſolations ; hélas ! je ſuis le ſeul privé de ces avantages ! je ſuis le ſeul qui n'aie point de frere !

Son condiſciple Tſu-Hiao lui dit : J'ai ſouvent entendu dire à notre maître : « La mort & la vie « dépendent des décrets du ciel, & « nous ne pouvons les changer. La « pauvreté & les richeſſes ſuivent « le cours que leur preſcrit la loi du « ciel, & vous ne pouvez lui réſiſ- « ter ni la faire plier. Le ſage adore « ſans ceſſe cette loi & cet ordre du « ciel. Toujours content ſous ſa di- « rection, dans quelque ſociété qu'il « ſe trouve, il ſe montre toujours « doux, poli & reſpectueux. Voilà « pourquoi les peuples renfermés « dans les quatre mers ont pour « lui l'amour & la bienveillance « qu'ils ont pour leurs freres. »

Comment donc un homme ſage peut-il s'affliger de n'avoir point de freres ?

7. Le diſciple Tſu-Chum demanda à Confucius quel étoit l'homme que l'on pouvoit appeller clairvoyant.

Il y a, dit Confucius, une eſpece de détracteurs qui ont l'art de voiler leurs médiſances & leurs calomnies; qui ne les débitent pour ainſi dire que peu à peu, qui ne les perſuadent que par des affirmations artificieuſes juſqu'à ce qu'ils voient entièrement ruinées les réputations qu'ils attaquent; à-peu-près comme un homme qui, voulant bien imbiber & mouiller un linge, le plonge dans l'eau peu à peu juſqu'à ce qu'il en ſoit abſolument pénétré dans toutes ſes parties.

Il y a une autre eſpece de détracteurs qui attaquent les réputations

par des déclamations, en publiant qu'on les a outragés, & en peignant l'injure qu'on leur a faite auſſi vivement que s'ils l'éprouvoient encore : on diroit qu'ils viennent de recevoir une bleſsure ſur leur corps.

Celui qui ne croit ni ces détracteurs cachés ni ces accuſateurs emportés, eſt non ſeulement clairvoyant, mais encore très clairvoyant.

8. Tſu-Kum demanda à Confucius ce qui étoit néceſsaire pour un bon gouvernement.

Trois choſes, répondit Confucius : une ſubſiſtance abondante, des troupe ſuffiſantes, & un peuple fidele.

9. Mais ſi l'on ne peut avoir ces trois choſes, & qu'il faille néceſ-

sairement renoncer à une, quelle eſt la premiere à laquelle vous croyez qu'il faut renoncer ?

Retranchez les ſoldats, dit Confucius.

10. Enfin, dit Tſu-Kum, ſi, après avoir retranché les ſoldats, on ne peut avoir les deux autres, ſavoir, l'abondance & un peuple fidele, & qu'il faille encore renoncer à une de ces deux choſes, quelle ſeroit celle que vous retrancheriez ?

Les vivres ou la ſubſiſtance, répondit Confucius. Je ſais qu'en retranchant les ſubſiſtances, les hommes mourront : mais tous les hommes doivent mourir ; la mort ne change point leur deſtination. La fidélité au contraire eſt ce qui conſtitue l'homme : retranchez-la, les

peuples ne ſont plus des hommes, mais des bêtes féroces. Ne vaut-il pas mieux mourir en homme que de vivre en bête féroce ?

11. Kié-Tſu-Chim, premier miniſtre du royaume de Guéi, voyant que ſur la fin de l'empire de Cheu les hommes étoient beaucoup plus occupés à bien orner leur corps que leur eſprit, diſoit avec colere : A quoi ſert ce vain extérieur d'honnêteté ? Donnez-moi un homme vrai & ſincere, & je le tiens pour ſage.

Le diſciple Tſu-Kum, qui entendoit ce diſcours, corrigeant un excès par un autre, lui parla ainſi : Qu'avez-vous donc dit, monſieur ? à qui donc donnez-vous le titre de ſage ? Certainement les paroles inconſidérées vont ſi vîte, que quatre

chevaux de la plus grande vîteſſe ne pourroient les ramener. Le ſage ne s'occupe pas ſeulement de l'eſprit, mais encore du corps, & il ne donne pas moins à l'honnêteté extérieure des mœurs qu'à la droiture & à la candeur extérieure du cœur. Sans l'honnêteté extérieure des mœurs, comment diſtinguerez-vous le ſage de l'inſenſé? Si vous ôtez de la peau du tigre la variété des couleurs, qu'aura-t-elle de plus précieux que la peau de la chevre, du bouc ou du chien?

12. Anciennement l'empereur Yu, pour impoſer les tributs, partagea toute la Chine en neuf provinces, & tous les champs en neuf quarrés, dont un appartenoit à l'empereur. Ces quarrés étoient diſpoſés

comme les quilles dans un jeu. On nomma cette diviſion *tſim*, parce-qu'elle avoit une apparence de reſ-semblance avec cette lettre. L'arpent qui étoit au milieu appartenoit à l'empereur, & étoit cultivé par les poſſeſſeurs des huit arpents collatéraux. Ces poſſeſſeurs ayant négligé la culture de l'arpent impérial, les empereurs de la famille de Cheu céderent l'arpent impérial aux colons des huit apents collatéraux, à condition qu'ils lui donneroient la dixieme partie de tous les fruits des neuf arpents, & l'on donna à cette loi le nom de *ché*. Ce préliminaire eſt néceſſaire pour entendre la réponſe d'un diſciple de Confucius à un roi de Lu. La voici.

Ngai-Kum, roi de Lu, parla

ainſi à Yen-Yu, diſciple de Confucius: La terre a peu produit les années paſsées, & ne m'a pas fourni ce qui étoit néceſsaire pour mon entretien & pour le ſervice public; comment peut-on remédier à ce malheur?

Pourquoi, répondit Yen-Yu, ne ſuivez-vous pas la loi *ché* portée ſous la dynaſtie des Cheu, par laquelle on paie au roi la dixieme partie de tous les fruits?

J'en retire bien davantage, reprit le roi Si-Ven-Kum, un de mes prédéceſseurs, a porté une loi qui impoſe pour le roi le cinquieme des productions qui ne ſuffit pas, comment donc voulez-vous que je revienne à la loi *ché*?

Yen-Yu répondit: Si le peuple

a ce qui lui eſt néceſsaire pour ſe nourrir, pour ſe vêtir & pour ſe loger, comment ſe peut-il que le roi ne l'ait pas ? & ſi le peuple ne l'a pas, comment le roi pourroit-il l'avoir ?

13. Le diſciple Tſu-Chum demanda à Confucius les moyens d'augmenter ſa vertu.

Les voici, répondit-il : Il faut ſe propoſer pour objet principal la candeur & la vérité, & s'appliquer à pratiquer l'équité. Voilà comment on augmente ſa vertu. Examinez encore ſi vous ſouhaitez que ceux que vous aimez déraiſonnablement vivent long-temps, & ſi vous ſouhaitez que ceux que vous haïſsez déraiſonnablement meurent ; car c'eſt une grande erreur & un aveu-

glement de l'eſprit de ſouhaiter une longue vie à ceux que l'on aime à tort, & une prompte mort à ceux que l'on hait à tort ; & le livre des poéſies le dit : « Ce n'eſt point pour « ſes richeſſes, mais pour ſa jeu- « neſſe que vous avez changé d'af- « fection. »

14. A quoi ſe réduit l'art de gouverner ? diſoit Kim-Kum, roi de Lu, à Confucius.

Que le roi rempliſſe les obligations de roi, le préfet celles de préfet, le pere celles de pere, le fils celles de fils, répondit Confucius ; il n'y a point d'autre art de régner, & vous l'avez tout entier dans ces quatre maximes.

15. Vous avez certainement très bien dit, & rien n'eſt plus vrai,

reprit Kim-Kum. Mais ſi ni le roi, ni le préfet, ni le pere, ni le fils, ne rempliſsent les obligations & les devoirs de roi, de préfet, de pere & de fils, quoique le royaume abonde en riz & en autres productions, comment pourrai-je en jouir tranquillement ?

16. Voulez-vous un homme qui termine les conteſtations des plaideurs avec la moitié d'un mot? prenez mon diſciple Tſu-Lu.

Ce n'eſt pas tout, ajouterent ſes condiſciples : lorſque Tſu-Lu s'étoit chargé de la cauſe de quelqu'un, il ne laiſsoit pas paſser une nuit qu'il n'eût rempli ſes vœux.

17. Confucius diſoit ordinairement : Je pourrois tout comme un autre écouter & juger des plaideurs,

car cela n'eſt pas fort difficile : mais ce qui eſt important & difficile, c'eſt de faire en ſorte qu'on ne plaide pas ; & le ſeul moyen d'y parvenir eſt d'enſeigner la patience, la modeſtie, la douceur & l'honnêteté.

18. Tſu-Cham demandoit à Confucius quel étoit l'art de gouverner.

Il conſiſte, dit Confucius, à faire de continuels & ſinceres efforts pour nourrir & inſtruire le peuple.

19. Confucius diſoit : Un diſciple de la ſageſſe, dont l'étude embraſſe la connoiſſance des poéſies & des annales avec la pratique des ſix arts, & qui enſuite réduit toutes ces connoiſſances à la pratique des loix de l'honnêteté ; ce diſciple de la ſa-

geſse, dis-je peut dans la ſuite ne rien faire qui l'empêche d'arriver à la perfection.

20. Le ſage exhorte à continuer une entrepriſe louable, & à renoncer à celle qui eſt mauvaiſe; l'inſensé fait tout le contraire.

21. Ki-Kam, premier miniſtre de Lu, demanda à Confucius en quoi conſiſtoit l'art de gouverner.

Gouverner, répondit Confucius, c'eſt rendre droit. Si vous êtes un miniſtre droit, qui oſera ne l'être pas?

22. Ce même miniſtre, voyant avec bien de la peine qu'il y avoit beaucoup de voleurs dans le royaume, demanda à Confucius le moyen de les détruire.

Seigneur, lui répondit Confu-

cius, ne ſoyez point avide de richeſses, & bientôt on ne pourra porter les peuples au larcin, même en leur propoſant des récompenſes.

23. Mais, ajouta le miniſtre, ſi je faiſois mourir ces méchants pour conſolider la vertu des bons ?

Quel beſoin a-t-on de carnage & de tuerie pour gouverner ? reprit Confucius. Seigneur, aimez la probité, & auſſitôt les peuples l'aimeront. La vertu des ſupérieurs eſt comme le vent, & celle des inférieurs eſt comme les herbes ; auſſitôt que le vent ſouffle, elles fleuriſsent & ſe courbent.

24. Le diſciple Tſu-Cham demandoit à Confucius comment on pouvoit dire que l'éleve de la ſageſse avoit un libre accès par-tout.

Qu'entendez-vous, lui répondit Confucius, par ces mots avoir un libre accès par-tout?

Celui, repartit Tſu-Cham, qui a une grande réputation, en a une bonne au dehors, dans le royaume, dans la maiſon, parmi ſes parents; il a cette bonne réputation par-tout.

Mais, dit Confucius, avoir une bonne réputation n'eſt pas avoir un accès libre & facile auprès de tout le monde.

25. Pour avoir un libre accès par-tout, il faut avoir un caractere droit, aimer l'équité, écouter attentivement ce que les autres diſent, examiner ſecrètement leur viſage, & s'eſtimer moins que les autres. Un homme doué de ces qualités eſt

celui qui a véritablement un accès libre auprès de tout le monde, ſoit au dehors dans tout le royaume, ſoit chez lui, parmi ſes parents.

26. Au contraire, celui qui n'aſpire qu'à une bonne réputation, qui ne s'app que qu'à ſe donner l'apparence de la droiture & de la piété dont il viole toutes les loix dans ſa conduite; qui, dans ſes liaiſons & dans le commerce avec les autres, n'a ni diſcrétion ni modeſtie, & qui ne balance point à s'ériger en maître; celui-là, dis-je, a pour l'ordinaire de la réputation chez lui, parmi ſes parents, & au dehors dans le royaume.

27. Le diſciple Fan-Chi, ayant ſuivi Confucius qui ſe promenoit au midi de la ville d'Yen-Cheu

dans un lieu nommé *Vu-Yu* ſous un boſquet, lui demanda quels étoient les moyens d'augmenter ſa vertu, de réprimer les mauvaiſes affections de ſon cœur, & de diſcerner les erreurs de ſon eſprit.

Vous me faites une belle queſtion, lui dit Confucius ; recevez-en donc la réponſe.

Faire ſon capital de pratiquer la vertu, & ne regarder que comme un acceſsoire l'effet de la vertu, n'eſt-ce pas accroître ſa vertu ? Attaquer courageuſement ſes défauts, & ne pas cenſurer mal-à-propos ceux des autres, n'eſt-ce pas réprimer ſes mauvaiſes affections ? Enfin n'eſt-ce pas la plus grande des erreurs de l'eſprit que d'oublier ſa vie & ſe donner volontairement la

mort au préjudice de ſes parents par un mouvement ſubit de colere & d'impatience ?

28. Qui peut-on appeller un homme pieux ? diſoit Fan-Chi.

Celui qui aime les autres, répondit Confucius.

Et l'homme prudent, quel eſt-il ? ajouta Fan-Chi.

Celui qui connoît les autres, dit Confucius. Et voyant que Fan-Chi ne l'entendoit pas parfaitement, il ajouta : Celui qui éleve aux charges les hommes droits & qui laiſſe les méchants ſans emploi, parviendra bientôt à faire des méchants autant d'hommes droits. Le premier, ajoute l'interprete, eſt l'effet de la prudence, & le ſecond celui de la piété.

29. Fan-Chi ne comprit pas davantage la réponſe de ſon maître. A ſon retour il aborda ſon condiſciple Tſu-Hia, & après l'avoir ſalué, lui dit les queſtions qu'il avoit faites à Confucius & les réponſes qu'il en avoit reçues, le priant de lui expliquer ce que Confucius entendoit lorſqu'il lui avoit dit: « Si « l'on éleve aux charges les bons & « qu'on laiſse les méchants ſans em« ploi, les méchants deviendront « bientôt bons. »

Voilà, dit Tſu-Hia, une profonde ſentence. Lorſque l'empereur Y-A-O régnoit, il choiſit parmi tous les grands de ſa cour Kau-Yao pour l'élever à la ſuprême dignité de premier miniſtre. Dès ce moment tout le monde ayant embraſsé

la vertu, tous les méchants parurent exilés. La même choſe arriva dans la ſuite ſous le regne de Chim-Tam lorſqu'il éleva Y-In à la dignité de premier miniſtre. Auſſitôt tout le monde entra dans la carriere de la vertu, & l'on auroit dit que l'on avoit exilé tous les méchants.

30. Tſum-Kum demanda à Confucius quelles étoient les loix de l'amitié.

Si votre ami fait une faute, répondit Confucius, avertiſſez-le avec amitié; ſi vos avis ſont inutiles, ceſſez d'en donner, pour ne vous pas attirer une injure ou du déshonneur.

31. Le diſciple Tſu-Lu diſoit: Le ſage eſt en ſociété avec ſes amis par la culture des lettres, & le com-

merce de ſes amis ſoutient ſa piété ou ſa vertu.

ARTICLE XIII.

Inſtructions pour bien gouverner. Qualités & vertus néceſſaires pour former l'homme pieux & ſage.

1. Le diſciple Tſu-Lu demanda à Confucius quelle étoit la meilleure maniere de gouverner.

Confucius lui répondit : Pour apprendre à bien vivre, vivez bien vous-même ; pour rendre les autres laborieux, ſoyez-le vous-même.

Que faut-il de plus ? reprit Tſu-Lu.

Faire ces deux choſes avec une conſtance infatigable, ajouta Confucius.

2. Cham-Kum, étant gouverneur d'une ville qui étoit dans le département de Ki, premier miniſtre de Lu, demanda à Confucius ſon maître quelle étoit la meilleure maniere de gouverner : Avant tout, lui dit Confucius, diſtribuez à chacun ſon office & ſon travail ; pardonnez facilement les fautes légeres ; élevez aux emplois les hommes habiles & ſages.

Mais comment pourrai-je les connoître ? dit Cham-Kum.

Commencez, répliqua Confucius, par élever aux charges ceux que vous connoiſſez ; croyez-vous qu'ils oublieront ceux que vous ignorez, & qu'ils ne vous feront pas connoître leur habileté & leur ſageſſe ?

3. Lin-Kum, roi de Guéi, avoit un fils nommé Quay-Vay, qui, ayant offensé grièvement ſon pere & ſa belle-mere, s'étoit retiré dans le royaume de Ceu. Lin-Kum mourut, & Ché, fils de Quay-Vay, fut proclamé roi de Lu. Quay-Vay revint dans ſa patrie avec une armée pour monter ſur le trône de ſon pere : il fut battu ; & ſon fils, maître paiſible du royaume, prenoit dans tous les actes publics le nom de fils de Lin-Kum, qui étoit ſon aïeul & non pas ſon pere. Confucius arriva dans le royaume de Guéi peu de temps après cette révolution, & il y trouva ſon diſciple Tſu-Lu en charge : le diſciple alla voir ſon maître, & après l'avoir ſalué, lui dit : Il y a long-temps que Ché, roi

de Guéi, vous attend pour vous charger du gouvernement; permettez-moi de vous demander ce que vous exigerez d'abord.

Que la vraie ſignification des noms, aujourd'hui confondue, ſoit rétablie, dit Confucius.

Croyez-vous, lui dit Tſu-Lu, que ce point ſoit fort important? Permettez-moi de vous le dire: il me paroît que votre projet eſt bien éloigné du véritable objet du gouvernement. A quoi peut ſervir le ſoin que l'on donnera au rétabliſſement du vrai ſens des mots?

Vous êtes bien peu inſtruit, mon cher Tſu-Lu, lui dit Confucius, & vous parlez toujours au haſard, imprudemment & ſans diſcrétion. Au moins le ſage ſait douter dans les

choſes qu'il ne connoît pas. Apprenez donc combien ce que vous jugez peu de choſe eſt important.

4. Si l'on ne rétablit pas la vraie ſignification des noms, & que l'on ne donne pas à chaque choſe le nom qui lui convient, les mots employés dans les actes publics & dans les ordonnances ne ſeront pas juſtes; ſi les mots ne ſont pas juſtes, les affaires ne ſeront pas bien faites; ou, ce qui revient au même, ſi les loix des rites & de la muſique, établies pour régler toutes les affaires & pour unir tous les eſprits, ne ſont pas en vigueur, les punitions ne ſeront plus proportionnées aux délits; ſi les peines ne ſont plus proportionnées aux délits, les peuples n'auront plus de regle fixe, & ne ſauront ni où placer

leur pied ni où appuyer leur main.

5. Le ſage, avant de donner un nom, ne doit-il donc pas examiner s'il convient à la choſe? avant de parler ne doit-il pas examiner ſi ce qu'il dit eſt praticable? Voilà pourquoi le ſage veille ſoigneuſement pour ne rien dire inconſidérément.

6. Fan-Chi, croyant que l'agriculture étoit ſur toutes choſes néceſſaire au bon gouvernement, dit à Confucius: Je voudrois bien ſavoir l'art de cultiver les champs; je vous prie de me l'enſeigner.

Adreſſez-vous à ces vieux laboureurs, lui dit Confucius; ils vous apprendront bien mieux que moi cet art que je ſuis bien éloigné de connoître comme eux.

Apprencz-moi du moins l'art

de cultiver un jardin, reprit Fan-Chi.

Ces vieux jardiniers, répliqua Confucius, connoiſsent cet art beaucoup mieux que moi; c'eſt à eux qu'il faut vous adreſser pour l'apprendre.

Fan-Chi ſortit, & Confucius dit à ceux qui reſtoient: Que ce Fan-Chi eſt bien un petit homme! & il continua de parler ainſi:

7. Si un prince aime l'honnêteté, il n'y a perſonne qui ne l'honore & qui ne le révere, perſonne qui ne lui obéiſſe volontiers & avec empreſſement; s'il aime la vérité, il ſera aimé véritablement de tout le monde: alors les peuples, attirés des quatre parties de l'empire, chargent ſur leurs épaules les petits

enfants encore au maillot, & viennent dans ſes états pour y habiter. A quoi donc ſert à un prince la ſcience du laboureur, & de cultiver la terre de ſes propres mains?

8. Un homme peut ſavoir parfaitement par cœur les trois cents articles du livre des poéſies : mais à quoi cela ſert-il s'il ne ſait pas appliquer au gouvernement les connoiſſances accumulées dans ſa mémoire ? ſi, lorſqu'on l'envoie en ambaſſade, il ne peut faire de lui-même aucune réponſe, à quoi lui ſert ſa mémoire ?

9. On prévient les ordres du ſupérieur qui a de la droiture, & l'on n'obéit pas au ſupérieur ſans droiture lors même qu'il commande.

10. Les deux royaumes de Lu &

de Guéi avoient été fondés par Cheu-Kum & par Xam-Xu, fils du prince Ven-Vam. Confucius, en déplorant le gouvernement de ces états, diſoit qu'ils étoient véritablement freres par leur gouvernement.

11. Il y avoit eu auparavant dans le royaume de Lu un premier miniſtre dont Confucius parloit ainſi : Kum-Tſu-Kien connoiſſoit merveilleuſement l'art de vivre paiſiblement : il fut un temps où il avoit à peine de quoi ſe nourrir & ſe vêtir ; il commençoit ſa fortune ; cependant il diſoit avec gaieté : J'ai amaſſé aſſez de richeſſes. Ayant dans la ſuite un peu augmenté ſes facultés, il diſoit : Je regorge de richeſſes. Enfin ayant acquis une for-

tune médiocre, il disoit : Je suis parfaitement riche & je ne peux le devenir davantage.

12. Confucius alloit au royaume de Guéi dans son char conduit par son disciple Gen-Yen : voyant une grande affluence de peuple, il dit : Que cette nation est nombreuse ! Gen-Yen lui dit : Que doit faire un prince qui a tant de sujets ? Il faut d'abord qu'il les enrichisse, répondit Confucius. Et lorsqu'il les aura enrichis, que faut-il qu'il fasse ? ajouta Gen-Yen. Qu'il les instruise, repartit Confucius.

13. Confucius, fâché de voir le royaume de Guéi si mal gouverné, disoit : Certainement si le roi vouloit m'employer seulement un an, j'espere que je ferois changer son royaume

de face ; & s'il m'employoit trois ans, je crois que je pourrois bien lui promettre de rétablir tout ce qui appartient aux vrais principes des mœurs & du gouvernement.

14. Confucius diſoit : Selon un ancien proverbe, *ſi un bon prince pouvoit régner cent ans, il n'y a pas de peuple qu'il ne puiſse civiliſer & gouverner par la probité ſeule & ſans le ſecours des châtiments.*

Que cette maxime eſt vraie ! ajoutoit Confucius.

15. Confucius diſoit : Un prince qui arriveroit au trône étant déja ſage, auroit cependant encore beſoin au moins de trente ans pour conduire ſes peuples à une honnêteté de vie & à une piété parfaite.

16. Si un roi a de la droiture,

quelle peine aura-t-il à rendre ſes miniſtres droits ? S'il eſt déréglé, comment pourra-t-il rendre les autres réglés ?

17. Gen-Yen, diſciple de Confucius, étoit gouverneur d'une ville ſoumiſe à Ki, premier miniſtre du royaume de Lu. Il ſortit de chez le miniſtre fort tard, & alla voir Confucius, qui lui dit : Pourquoi ſi tard aujourd'hui ? J'étois, dit Gen-Yen, à délibérer ſur une affaire qui concerne le royaume. C'eſt-à-dire le royaume de Ki, reprit Confucius : car s'il eût été queſtion d'une affaire du royaume de Lu, j'en aurois entendu parler, quoique je ne ſois plus dans les charges.

18. Tim-Kum, roi de Lu, demanda à Confucius ſi l'on pouvoit

dire dans un mot la maniere d'élever un royaume à une grande gloire.

On ne peut répondre à cette queſtion avec une certitude ſuffiſante en un ſeul mot, dit Confucius. Au reſte, on dit communément aujourd'hui qu'*être roi eſt une charge difficile, & qu'être miniſtre n'eſt pas une choſe acile.* En diſant donc, que le roi ſache qu'il eſt difficile de ſoutenir le poids de la royauté, ne ſeroit-ce pas déterminer avec aſsez de certitude, & en un ſeul mot, la maniere d'élever un royaume à une grande gloire?

19. Pourroit-on auſſi exprimer en un ſeul mot la maniere de réduire un royaume à une grande miſere? ajouta Tim-Kum.

Il n'eſt pas poſſible non plus de déterminer cette maniere en un ſeul mot. Au reſte, on dit encore communément : *Je ne deſire certainement pas d'être roi ; mais ſi je l'étois, je voudrois que perſonne n'osât s'oppoſer à aucune des paroles que je dirois.*

Cela eſt à merveille ſi le roi ne commande que des choſes juſtes. Mais n'eſt-ce pas exprimer en un ſeul mot la maniere de réduire un royaume à une grande miſere, que de dire : elle conſiſte *en ce que perſonne ne puiſse s'oppoſer au roi lorſqu'il commande des choſes injuſtes ou mauvaiſes ?*

20. Xe-Kum, premier miniſtre de Tſong, s'entretenant avec Confucius ſur les moyens de gouver-

ner, Confucius lui dit : Faites en ſorte que les peuples voiſins deſirent d'être gouvernés par vous, & que ceux qui ſont éloignés viennent à vous.

21. Le diſciple Tſu-Hia, préfet de la ville de Kiu-Fu, pria Confucius de lui dire comment il pourroit gouverner le mieux qu'il ſeroit poſſible.

Gardez-vous bien de vouloir que les choſes ſe faſsent ſur-le-champ, lui dit Confucius, & ne deſirez pas avec paſſion un petit profit : car celui qui veut que les choſes ſe faſsent ſur-le-champ, ne peut pas les examiner aſsez; & celui qui deſire paſſionnément un petit profit, manque les grandes choſes.

22. Xe-Kum, premier miniſtre

de Tſou, en converſant avec Confucius, lui diſoit : Certainement il y a dans ma patrie des hommes d'une droiture admirable : il y a quelques jours qu'un particulier vola avec beaucoup d'adreſse & de ſecret un mouton ; ſon fils alla ſur-le-champ déclarer le vol de ſon pere.

Confucius lui dit : Dans ma patrie, les hommes droits ſont bien différents, car le pere cache les fautes du fils & le fils celles du pere ; & certainement cela eſt conforme aux principes de la vraie droiture.

23. Le diſciple Fan-Chi prioit Confucius de lui enſeigner la maniere de parvenir à la piété.

La voici, répondit Confucius : Ayez de la modeſtie dans la ſolitu-

de, de la diligence dans les affaires, de la ſincérité dans le commerce de la vie ; gardez-vous bien de négliger ces vertus, même au milieu des nations barbares.

24. Le diſciple Tſu-Kum demanda à Confucius quel étoit celui que l'on pourroit dire élevé à la ſageſſe.

C'eſt, lui dit Confucius, celui qui aime l'honnêteté, qu'une mauvaiſe action fait rougir, qui, envoyé en ambaſſade dans quelque royaume que ce ſoit, ne déshonore point le choix de son prince.

Mais, reprit Tſu-Kum, les hommes de ce mérite ſont rares; je vous demande s'il n'y en a pas d'un ordre un peu moins élevé.

On peut mettre dans la ſeconde

claſſe des diſciples de la ſageſſe, dit Confucius, celui que toute ſa famille reconnoît fidele à remplir les devoirs de la piété filiale, & qui, au jugement de ſes concitoyens, reſpecte ſes ſupérieurs.

Me permettrez-vous de vous faire encore une queſtion? dit Tſu-Kum: Y a-t-il une troiſieme claſſe, & qui ſont ceux que l'on peut y admettre?

Confucius lui dit: On pourroit peut-être former une troiſieme claſſe de diſciples de la ſageſſe, & y admettre celui qui veut opiniâtrément remplir ſes promeſſes, & qui n'a pas moins d'opiniâtreté pour finir ce qu'il a commencé, quoique cette fermeté de rocher ſoit pourtant le caractere d'un petit homme.

J'oſerai vous faire une derniere queſtion, dit Tſu-Kum : Et ces miniſtres qui gouvernent aujourd'hui, que ſont-ils donc ?

Hélas ! dit Confucius en ſoupirant, comment pourroit-on mettre au nombre des diſciples de la ſageſſe ces petits vaſes étroits, ces petits mannequins, ces petits hommes, ces diſeurs de riens?

25. Puiſque j'ai des diſciples qui ne ſuivent pas le milieu immuable, diſoit Confucius, ne ſeroit-il pas à propos de ſéparer, pour les inſtruire, ceux qui deſirent de faire plus qu'ils ne font, ou ceux qui font plus qu'ils ne ſavent? Ceux-là prennent toujours leurs regles de conduite dans les plus grands modeles, & ceux-ci craignent toujours de

faire quelque choſe qui ſoit contraire à la raiſon. Ne pourrois-je pas par ce moyen conduire peu-à-peu les uns & les autres au milieu immuable ?

26. Les habitants des provinces du midi diſent : « L'homme inconſ-« tant eſt ſi peu de choſe, qu'il « n'eſt pas même capable d'être ma-« gicien ou médecin. »

Belle maxime ! diſoit Confucius, & juſtifiée par le Chi-king qui dit : « Celui dont la vertu n'eſt pas cou-« ronnée par la persévérance, finit « par l'opprobre. »

Celui qui n'approfondit pas ce paſsage ne s'attache qu'à l'écorce des mots ; mais celui qui l'approfondit découvre en lui-même une infinité de défauts.

27. Confucius diſoit : Le commerce du ſage convient à tout le monde, quoiqu'il ne ſoit pas le même avec tout le monde. Au contraire, le commerce de l'inſensé eſt le même avec tout le monde, & ne convient pas à tout le monde.

28. Le diſciple Tſu-Kum dit à Confucius : Suppoſons un homme aimé de tous ſes concitoyens, peut-on le mettre au nombre des ſages ?

Point du tout, répond Confucius.

Eh bien ! reprend Tſu-Kum, ſuppoſons un homme que tous ſes concitoyens haïſsent, peut-on le regarder comme un ſage ?

Pas davantage, dit Confucius. Pour le mettre au nombre des ſages, il faut qu'il ſoit aimé de tous

les bons & haï de tous les méchants.

29. Confucius diſoit : Il eſt facile de ſervir un ſage & difficile de lui plaire, car on ne peut lui plaire ſi l'on manque d'équité ; mais lorſqu'il exige quelque choſe des autres, il ſe proportionne toujours à leurs forces.

Au contraire, il eſt bien difficile de ſervir un inſensé & très facile de lui plaire. Si vous entreprenez de lui plaire par l'injuſtice, vous réuſſirez ſur-le-champ ; mais lorſqu'il commande, il veut que tout ſoit dans la perfection.

30. Le ſage eſt magnifique ſans orgueil, & l'inſensé eſt orgueilleux ſans magnificence.

31. Un homme courageux, conſ-

tant, ſincere, ſilencieux, n'eſt pas fort éloigné du chemin de l'équité & de la droiture du cœur.

32. Le diſciple Tſu-Lu demandoit à Confucius à quels traits on pouvoit reconnoître un diſciple de la ſageſſe.

On peut, dit Confucius, regarder comme un diſciple de la ſageſſe celui qui eſt ſincere dans ſes affections, prompt à encourager, affable & enjoué; je dis ſincere dans ſes affections par rapport à ſes amis & avec ſes ſociétés, honnête & enjoué avec ſes parents.

33. Si un bon prince inſtruit ſon peuple ſeulement pendant ſept ans, il pourra bien combattre, parcequ'il ſera fidele & droit.

34. Ne pas apprendre à ſes peu-

ples l'art militaire, c'eſt les perdre avec ſon royaume.

ARTICLE XIV.

Devoirs du ſage. Providence du ciel ſur les royaumes. Caractere de l'homme parfait Conduite & qualités d'un miniſtre. Vertus du ſage.

1. Le diſciple Yuen-Hien demanda à Confucius ce qu'il croyoit de plus honteux pour un miniſtre.

C'eſt, dit Confucius, de ne ſonger qu'à ſe faire payer & à dépenſer ſes appointements ſans ſe ſoucier que le royaume ſoit bien ou mal gouverné.

2. Peut-on dire qu'un homme eſt pieux, ajouta le diſciple, lorſ-

qu'il n'eſt ni ambitieux, ni vain, ni avare ?

On peut bien dire, répondit Confucius, qu'il fait une choſe difficile ; mais s'il eſt pieux, je n'en ſais rien, car la piété eſt cachée au fond cœur.

3. Lorſqu'un royaume eſt floriſſant, le ſage doit agir & parler avec magnanimité ; lorſqu'il eſt corrompu & avili, il doit toujours agir avec magnanimité, mais parler avec réſerve.

4. Un homme fort occupé de la commodité de ſon habitation n'eſt point un diſciple de la ſageſſe.

5. Celui qui a la vertu dans le cœur la fait auſſitôt paroître dans ſes diſcours ; mais celui qui fait paroître de la vertu dans ſes diſcours,

ne l'a pas pour cela dans le cœur : & celui qui a la piété dans le cœur fait auſſitôt paroître de la force dans ſes actions ; mais celui qui fait paroître de la force dans ſes actions, n'a pas pour cela la piété dans le cœur.

6. Le diſciple Nam-Yum dit à Confucius : Y, roi d'Yen-Kum, étoit ſi habile dans l'exercice des armes & dans l'art de la guerre, qu'il ſe rendit maître de tout l'empire. Han-So, ſon premier miniſtre, avoit un fils nommé Ngao, dont la force étoit ſi prodigieuſe, qu'il tiroit lui ſeul une barque hors de l'eau. Cependant ces deux hommes ſi forts ne purent ſuivre aſſez bien l'ordre de la providence pour mourir d'une mort naturelle. Le prince

Y fut aſsaſſiné par Han-So ſon perfide miniſtre, qui lui ſuccéda; & Ngao, après la mort de ſon pere, fut puni du dernier ſupplice par l'empereur Xao-Kam, héritier de la famille impériale des Hia.

Au contraire, le prince Yu & le prince Cié, qui s'étoient appliqués, l'un au deſséchement des terres, l'autre à l'agriculture, parvinrent à l'empire, & le conſerverent. Le premier ſuccéda à Chun, & le ſecond fut la tige de la famille impériale des Cheu.

Comment eſt-il arrivé, je vous prie, que cet Y & ce Ngao, qui étoient très forts & très courageux, ont perdu la vie & l'empire; & qu'au contraire Yu & Cié, qui étoient moins forts & moins puiſsants, ſont

parvenus à l'empire, & l'ont conſervé ?

Nam-Kum-Quo, ſans le dire expreſsément, faiſoit voir par ces queſtions que c'étoit à la vertu & non à la force que la providence conſervoit l'empire. Confucius ne lui répondit rien ; mais lorſqu'il fut ſorti il s'écria : Où trouvera-t-on un homme auſſi ſage que Nam-Kum-Quo ? où trouvera-t-on un auſſi juſte appréciateur de la vertu ?

7. Il eſt poſſible que le ſage bleſſe légèrement de temps en temps les loix de la piété ; mais vous ne voyez point d'inſenſé les ſuivre ſincèrement, même de temps en temps.

8. Un pere qui aime ſon fils ne peut-il pas le corriger s'il lui voit commettre une faute ? Un fidele

miniſtre ne peut-il pas éclairer un roi qui ſe trompe ?

9. Le royaume de Chin, quoique très petit, ſe conſerve très bien par la ſageſſe de ſes miniſtres. Par exemple, lorſqu'il faut envoyer un ambaſſadeur, quatre miniſtres concourent pour compoſer le diplôme de l'ambaſſade. Le prudent Tien dreſſe les articles ; l'habile Xi-Xo en développe l'eſprit; le diſert Tſu-Yu lui donne la grace & y met de l'ordre; l'éloquent Tſu-Cheu l'embellit des ornements de l'éloquence.

10. Un particulier demandoit à Confucius ce qu'il penſoit du prince Tſu-Si, frere & premier miniſtre du roi de Tſou, qui permettoit qu'on l'appellât roi.

Confucius ne lui dit rien autre choſe, ſinon : *Cet homme en effet*, ſans l'approuver ni le blâmer.

11. Un autre lui demanda ce qu'il penſoit du miniſtre Tſu-Cheu qui étoit aſsez rigide obſervateur de la juſtice.

Cet homme, dit Confucius, eſt bienfaiſant envers le peuple.

12. Un troiſieme lui demanda ce qu'il penſoit du miniſtre Quon-Chum qui avoit été d'un grand ſecours au roi de Cy pour pacifier les troubles de ſon royaume.

Il falloit, répondit Confucius, que cet homme eût un talent merveilleux pour gagner les eſprits : car le roi Von Kum ayant déposé Pé, premier miniſtre de ſon pere, & lui ayant ôté la ville de Pien qu'il lui

avoit donnée, l'accorda à Quon-Chum. Depuis ce temps Pé fut réduit à une ſi grande pauvreté, qu'il avoit à peine aſsez du plus mauvais riz pour ſe nourrir. Cependant on ne lui a pas entendu proférer une parole d'impatience ou de colere contre Quon-Chum.

13. Il eſt très difficile que le pauvre ne s'irrite pas : il eſt plus facile au riche de ne pas s'enorgueillir.

14. Mem-Kum-Cho, premier miniſtre de notre royaume, avoit aſsez, & même plus qu'il ne falloit, de force & d'habileté pour être un bon adminiſtrateur des illuſtres maiſons du royaume de Cim, de Chéo & de Guéi; mais il n'en a pas assez pour être premier miniſtre de Tem ou de Sié, quelque petits que ſoient ces royaumes.

15. Le diſciple Tſu-Lu demanda à Confucius ce qu'il falloit pour qu'un homme fût parfait.

Confucius lui répondit : Il faut qu'il ait la ſublime perſpicacité du miniſtre Tſam-Vu-Chum, la ſinguliere tempérance du miniſtre Mem-Kum-Cho, le courage intrépide de Chum, gouverneur de la ville de Pien ; qu'enſuite il regle toutes ſes vertus ſelon les loix des rites de la muſique, de maniere qu'elles ſoient toujours dans le milieu ; alors on pourra dire qu'il eſt un homme accompli.

16. Mais qu'a-t-on beſoin de cette ſublime perfection pour être regardé comme un homme accompli ? Pour obtenir ce titre aujourd'hui il ſuffit de ne pas être injuſte, de s'ex-

poſer aux dangers pour la patrie ou pour la juſtice, & de ne pas oublier ſes promeſses.

17. Kum-Xo-Ven, premier miniſtre du royaume de Guéi, étoit ſilencieux, modeſte & déſintéreſsé. Confucius, parlant avec un citoyen de ce royaume, nommé Kum-Mim-Kia, lui dit : J'ai oui aſsurer que votre premier miniſtre ne parle point, ne rit point, & ne reçoit rien de qui que ce ſoit ; dites-moi, je vous prie, ſi cela eſt vrai.

Celui qui vous a fait ce rapport exagere, répondit Kum-Mim-Kia. Notre miniſtre parle quand il le faut, & de maniere que ceux qui l'écoutent ne mépriſent point ſes paroles : il rit lorſque la circonſtance le demande, & perſonne ne

trouve ſon rire déplacé : il reçoit lorſque l'équité exige qu'il reçoive, & perſonne ne trouve mauvais qu'il reçoive.

Mais cela eſt-il exactement comme vous me le dites ? ajouta Confucius.

Exactement, répondit Kum-Mim-Kia.

Comment, je vous prie, eſt-il arrivé à cette perfection ?

18. Un certain Tſum-Vu-Chum, premier miniſtre de Lu, ayant commis un crime d'état, s'enfuit de la ville de Fam qu'il tenoit en fief, & paſsa dans le royaume de Chi : il en revint quelque temps après avec des troupes dans la ville de Fam, d'où il envoya des députés au roi de Lu pour le vouloir bien inſtituer, ſes en-

fants & ſa poſtérité héritiers de la ville de Fam ; il l'obtint, y laiſsa ſon fils, & repaſsa dans le royaume de Chi.

Confucius, en parlant de cet événement, diſoit : Quoique le miniſtre Tſum-Vu-Chum, en demandant au roi l'hérédité de la ville de Fam, ait dit je ne veux pas forcer le roi de m'accorder ma demande, je n'en crois pourtant rien.

19. Van-Kum, roi de Cy, & après ſa mort, Ven-Kum, roi de Cin, rendirent de grands ſervices à la famille impériale des Cheu pour faire rentrer dans l'obéiſsance les rois de l'empire, & on leur donna pour cela le nom de *Pa*, c'eſt-à-dire chef ou archonte des rois.

Confucius, en parlant de ces

deux *Pa*, diſoit : Ven-Kum employoit l'artifice, & alloit à ſon but par des voies obliques. Le roi Van-Kum traitoit toujours de bonne foi, avec droiture & ſans artifice, & par conſéquent il étoit bien ſupérieur à Ven-Kum.

20. Siam-Kum, roi de Cy, gouvernoit mal ; ſon neveu ſe révolta, leva des troupes, & lui fit la guerre. Le prince Si-Ao-Pé, qui fut dans la ſuite Van-Kum, & le fils aîné de Siam-Kum, ſe retirerent avec le premier miniſtre Pa-Xu-Ya dans les états du roi de Kiu. Cependant Siam-Kum fut aſſaſſiné : ſon ſecond fils Kum-Tſu-Kieu ſe retira dans le royaume de Lu avec les deux principaux miniſtres Quon-Cham & Cheu. Après la mort du parricide,

les deux freres rentrerent dans le royaume de Cy chacun avec une armée. On en vint aux mains; Van-Kum remporta la victoire, & força le roi de Lu de faire mourir ſon frere, & de lui envoyer enchaînés les deux miniſtres Quon-Cham & Chao-Ho qui avoient pris les armes contre lui pour ſon frere. Chao-Ho, qui en fut inſtruit, s'étrangla: Quon-Cham arriva ſeul chargé de chaînes. Peu de temps après, Van-Kum lui fit ôter ſes chaînes, &, par le conſeil de ſon fidele miniſtre Pa-Xo-Hia, l'éleva à la dignité de premier miniſtre.

Le diſciple Tſu-Lu parloit de cet événement avec Confucius, & lui diſoit: Le roi Von-Kum força le roi de Lu de faire mourir ſon frere

Kum-Tſu-Kien, & de lui envoyer chargés de chaînes les miniſtres Quon-Cham & Chao-Ho qui avoient pris les armes contre lui. Chao-Ho aima mieux mourir que de ſe voir chargé de chaînes, & s'étrangla. Quon-Cham n'eut pas le courage de mourir pour Kum-Tſu-Kien ſon prince. Ne peut-on pas dire qu'il a manqué à la piété & à la fidélité qu'il devoit à ſon prince?

Confucius lui dit: Le roi Von-Kum a fait rentrer dans l'obéiſſance tous les rois qui s'étoient ſoulevés & qui déchiroient l'empire; il a opéré cette grande & heureuſe révolution non par des batailles & les armes à la main, mais par la force de l'équité & de la piété: or il dut & ce projet & ſon ſuccès au génie

& à l'habileté de ce miniſtre Quon-Cham. Dites-moi, je vous prie, en qui vous trouvez autant de piété envers ſa patrie ? dites-le moi.

21. Mais le miniſtre Quon-Cham n'a-t-il pas au moins manqué à la piété & à la fidélité qu'il devoit à ſon prince ? repr't Tſu-Kum. En effet, le roi Von Kum fit mourir ſon frere Kum-Tſu-Kien. Or le miniſtre Quon-Cham, non ſeulement ne meurt pas pour ſon prince, il devient encore le premier miniſtre de ſon meurtrier.

Ignorez-vous, lui dit Confucius, les ſervices que Quon-Cham a rendus à ſa patrie ? Ce fut par le moyen de ſes conſeils & de ſon habileté que Von-Kum devint le chef des rois, & qu'il obligea le fougueux

roi de Tſou de ſe ſoumettre à l'empereur, & qu'il rétablit l'ordre & la paix dans tout l'empire. Depuis cette époque tous les peuples jouiſſent des fruits de ſa piété & de ſa ſageſſe; car ſi le miniſtre Quon-Cham n'eût pas été au monde, on nous verroit, comme les autres nations barbares, porter une touffe de cheveux, qui, du derriere de la tête, nous pendroit ſur les épaules, & un habit retrouſſé du côté gauche.

Quant à ce que vous dites, qu'il n'eſt pas mort pour ſon prince, je crois qu'il a bien fait: falloit-il donc qu'il imitât ces petits hommes & ces petites femmes mépriſables, qui, pour s'acquérir la réputation d'avoir gardé une inutile fidélité,

ſe précipitent dans les canaux & ſont enſevelis dans les eaux avec leurs noms ?

22. Kum-Xo-Ven, premier miniſtre de Guéi, avoit pour intendant un particulier nommé Chuen, homme ſage & habile : il propoſa au roi de le lui donner pour aſſocié dans le premier miniſtere ; il l'obtint, & Chuen montoit au palais l'égal de ſon ancien maître. Kum-Xo-Ven eut après ſa mort le titre de *droit*, *bienfaiſant*, *clairvoyant* ou *parfait*. Lorſque Confucius l'apprit, il dit : Ce miniſtre étoit certainement très digne de tous ces titres.

23. Dans une converſation, Confucius parla du mauvais gouvernement de Lim-Kum, roi de Guéi ; il

en parloit en préſence de Ki-Kum, premier miniſtre de Lu, qui lui dit: Si cela eſt, pourquoi ne perd-il pas ſon royaume & ſa dignité?

Il ne les perd pas, répondit Confucius, parcequ'il emploie dans l'adminiſtration Chum-Xo-Yn pour recevoir les ambaſsades, Cho-To pour diriger la ſalle des ancêtres, Van-Sum-Kin pour le miniſtere de la guerre. Voilà pourquoi il n'eſt pas dépouillé de ſon royaume & de ſon titre de roi.

24. Celui qui promet téméraire-ment tient difficilement ſes promeſses.

25. Chin-Chim, premier miniſtre de Cy, projetta une révolte; Kim-Kum, roi de Cy, en fut informé, & chargea Keu-Chi, ſon

premier miniſtre, de tuer le traître. Celui-ci en eut quelque ſoupçon, & tua le miniſtre & le roi.

Confucius n'a pas plutôt appris cet événement, qu'après s'être préparé par l'abſtinence & par le bain, il ſe rend au palais, & dénonce ce crime à Ngay-Kam, roi de Lu. J'apprends, lui dit-il, que le traître Chin-Chim a porté une main ſacrilege ſur ſon prince, & l'a aſſaſſiné. Prince, vengez un crime auſſi atroce.

Allez en parler à mes trois principaux miniſtres qui ſont chargés de tout ce qui concerne le gouvernement, dit le roi.

Cette réponſe déplut à Confucius; il ſortit du palais en diſant: Quoique je ne ſois plus en charge,

cependant je tiens le premier rang après les premiers préfets ; je ne pouvois par conſéquent me diſpenſer de dénoncer au roi le crime de Chin-Chim. Comment reçoit-il cette dénonciation ? en me diſant de la faire à ſes trois premiers miniſtres. Qu'eſt-ce donc que cela ?

26. Cependant Confucius obéit ; il va chez les trois premiers miniſtres, leur raconte le fait, les avertit de leur devoir, & les excite à une juſte vengeance : mais il reçoit pour toute réponſe, que cela n'eſt ni expédient ni poſſible.

Confucius leur dit alors : Quoique je ne ſois point en charge, cependant comme je tiens le premier rang après les miniſtres, je n'ai pu me diſpenſer de déférer ce crime.

27. Le diſciple Tſu-Lu demanda à Confucius comment un premier miniſtre doit ſervir ſon roi.

Qu'il ne le trompe jamais, répondit Confucius, mais qu'il l'avertiſſe courageuſement de ſes fautes.

28. Le ſage approfondit les grandes choſes, & l'inſensé les petites.

29. Les anciens s'appliquoient à l'étude de la ſageſſe pour eux-mêmes, & les modernes pour les autres; les anciens pour connoître la vérité & pour pratiquer la vertu; les modernes pour acquérir de la célébrité, des honneurs & des richeſſes.

30. Ki-Pé-Yu, premier miniſtre de Guéi, avoit très bien reçu Confucius: lorſqu'il fut de retour dans

le royaume de Lu, le miniſtre envoya ſavoir de ſes nouvelles; Confucius reçut poliment les envoyés, les fit aſseoir, & leur dit: Que fait préſentement votre maître? Notre maître, répondirent les envoyés, tâche tous les jours de diminuer ſes fautes; mais il ne peut arriver à la fin qu'il ſe propoſe. Lorſqu'ils furent ſortis, Confucius dit: Qu'il eſt bon & agréable de recevoir de ſembiables envoyés! qu'il eſt beau de recevoir ces envoyés!

31. Le ſage ne cherche point à régler ce qui n'appartient point à ſon office.

32. Sur cette ſentence de Confucius, Tſum-Tſu cita ce paſsage du *King*: « Les penſées du ſage ne s'é-

« garent point hors des limites de « ſa condition. »

33. Le ſage rougit d'en dire plus qu'il n'en fait.

34. La perfection du ſage renferme trois vertus; mais juſqu'ici je n'ai pu en acquérir aucune. Le ſage eſt pieux ſans triſteſſe, ſavant ſans erreur, courageux ſans foibleſſe.

Tſu-Kum, entendant ces réflexions de Confucius, dit: Notre maître, en voulant décrire la perfection du ſage, s'eſt peint fidèlement lui-même.

35. Tſu-Kum avoit l'habitude de comparer entre eux ſes condiſciples, ou les autres hommes, & de les juger: Confucius, après l'avoir écouté, lui dit: Il faut convenir

que mon diſciple Tſu-Kum eſt un illuſtre & grand diſciple de la ſageſſe ; car j'avoue que je ne m'occupe point à examiner les mœurs & la vie des autres, ayant à peine aſſez de temps pour m'étudier & me connoître moi-même.

36. Le ſage n'eſt point fâché d'être inconnu aux hommes, mais de ne pas connoître toutes les vérités, & de ne pouvoir acquérir toutes les vertus.

37. Le ſage ne préſume point qu'un autre veut le tromper, & ne préſuppoſe pas qu'un autre forge des calomnies contre lui ; mais s'il eſt expoſé à l'un ou à l'autre, il l'apperçoit auſſitôt par une eſpece d'intérêt, comme on apperçoit dans un miroir que l'on a devant les yeux

les objets auſſitôt qu'ils lui ſont expoſés.

38. Confucius, en parcourant les différentes provinces de la Chine, rencontra un vieillard qui lui dit : Pourquoi courir ainſi çà & là pour répandre votre doctrine ? pourquoi vous opiniâtrer ſi fortement à ce projet ? c'eſt vouloir faire le parleur.

Je n'oſerois, lui dit Confucius, entreprendre de faire le parleur, mais je hais un homme opiniâtre dans ſon ſentiment. C'étoit un reproche ſecret que Confucius faiſoit à ce vieillard ſur ſon opiniâtreté à mener une vie privée.

39. Ce fameux cheval *Ki* n'a pas été célébré pour ſa force, mais pour ſes autres qualités. Il en eſt ainſi du ſage.

40. Un particulier diſoit à Confucius : Il y a un homme qui me hait, & je ne réponds à ſa haine que par du zele ; qu'en penſez-vous ?

Si vous payez la haine par le zele, répondit Confucius, comment paierez-vous la vertu & les bienfaits ? Quant à ce que je penſe, le voici. Il faut répondre à la haine par l'équité, à la vertu par la vertu, à l'amour par l'amour, aux bienfaits par les bienfaits.

41. Pour engager ſon diſciple Tſum-Kum à lui faire quelque queſtion, Confucius lui dit : Hélas ! il n'y a perſonne qui me connoiſſe.

Pourquoi donc, dit Tſu-Kum, penſez-vous qu'il n'y a perſonne qui vous connoiſſe ?

Je mene une vie commune, ré-

pondit Confucius. Si le ciel ne m'accorde pas ſes faveurs, je ne murmure point contre le ciel; ſi les hommes me rebutent, je ne me plains point des hommes, & je tâche de m'élever à la connoiſſance des grandes choſes par l'étude des petites : de qui dois-je être connu que du ciel ?

42. Le diſciple Tſu-Lu étoit préteur d'une ville dans le reſſort du premier miniſtre Ki-Sum. Un particulier nommé Kum-Pé-Léau lui intenta une accuſation devant le miniſtre Ki-Sum.

Tſu-Fo-Kim-Pé, qui étoit auſſi premier miniſtre, en fut indigné : il ſe rendit chez Confucius, & lui dit : Le miniſtre Ki-Sum, ſéduit par les calomnies de Kum-Pé-Léau,

ſuſpecte ſon préteur Tſu-Lu. Les loix ne permettent pas de laiſser vivre un pareil calomniateur ; ſi vous le voulez j'ai encore aſsez de force pour le tuer & pour expoſer ſon cadavre devant le palais afin de manifeſter ſa calomnie.

43. Confucius lui dit : Toute la vie du ſage ne dépend que de la loi du ciel, & c'eſt la loi du ciel qui détermine le progrès de ſa doctrine ou ſon peu de ſuccès. Que peut le délateur Kum-Pé-Léau contre la loi du ciel & contre mon diſciple ?

44. Il y a quatre choſes que le ſage fuit ; les charges lorſque l'empire eſt ſouillé par le vice ; un pays lorſqu'il eſt dans le trouble ; le public lorſque le prince eſt indécent ; la converſation lorſqu'il eſt inique.

45. Hélas ! dans ces temps malheureux, combien les ſages étoient tombés dans l'oubli ! Voilà pourquoi ces ſept héros mépriſoient les dignités, & menerent une vie privée. Confucius ne dit point quels étoient ces ſept ſages.

46. Le diſciple Tſu-Lu avoit ſuivi Confucius dans ſes voyages : voulant ſéjourner dans la ville de Xé-Mnen, le garde de la porte lui dit : Qui êtes-vous ? & d'où venez-vous ? Je ſuis, lui dit Tſu-Lu, de la compagnie de Confucius. N'eſt-ce pas lui, dit le garde, qui veut faire ce que cependant il ſait qu'on ne peut faire ?

47. Confucius, étant dans le royaume de Guéi, jouoit un jour ſur le *kim* (inſtrument de muſique) un

air qui exprimoit la triſteſse de ſon ame; un diſciple caché de la ſageſse, qui portoit un panier d'oſier, l'entendit, & s'écria : Combien de projets ce joueur de *kim* roule dans ſon eſprit !

48. Mais, ajouta-t-il, ſon opiniâtreté n'eſt-elle pas digne de mépris ? car il ſait très bien qu'il eſt généralement ignoré, & que perſonne n'écoute ſa doctrine. N'eſt-il pas temps qu'il renonce à ſon projet ? Le livre des poéſies dit très bien : « Si un voyageur arrive au « bord d'un fleuve profond, il ſe « déshabille & le paſse à la nage; « s'il n'eſt pas profond, il le paſse « à pied en relevant un peu ſes ha- « bits ». C'eſt ainſi que le ſage ſe conduit : il doit voir ce qu'il faut

faire en temps de paix & en temps de guerre.

49. On rapporta ce diſcours à Confucius, qui dit : On n'eſt expoſé à aucune difficulté lorſqu'on ne s'occupe que de ſoi-même, comme notre illuſtre porteur de panier.

50 Tſu-Kum dit un jour à Confucius : On lit au tome 3, chapitre *yve-mim* des annales de l'empire, que, ſous la dynaſtie des Xam, l'empereur Kao-Tſum-Vu-Tim, après la mort de ſon pere Si-Au-Yé, paſſa trois ans entiers dans une chétive cabane ſans prendre aucune part aux affaires du gouvernement. Expliquez-moi, je vous prie, ce paſſage. A qui les miniſtres obéiſſoient-ils alors ?

Pourquoi citer en particulier

l'exemple de Kao-Tſum-Vu-Kim ? dit Confucius ; tous les anciens empereurs ont fait la même choſe. Autrefois, lorſque l'empereur mouroit, tous les magiſtrats & tous les miniſtres continuoient leurs fonctions pendant trois ans, & obéiſſoient au premier miniſtre de l'empire.

51. Un prince qui aime l'honnêteté gouverne les peuples ſans difficulté.

52. Tſu-Lu demanda à Confucius quel étoit celui que l'on pouvoit appeller ſage.

Celui qui apporte tous ſes ſoins à bien régler ſes mœurs, dit Confucius.

Cela ſuffit-il ? reprit Tſu-Lu.

Il faut qu'il regle tellement ſes

mœurs, répondit Confucius, qu'il procure le repos & la tranquillité des autres.

Ne faut-il rien de plus? ajouta Tſu-Lu.

Il faut encore, répondit Confucius, qu'il regle ſi bien ſes mœurs, qu'il puiſſe procurer la tranquillité non ſeulement d'un royaume, mais encore de tout l'empire. Et ſur ce point les très illuſtres empereurs Y-A O & Chun n'ont pas été ſans inquiétude & ſans ſcrupules.

53. Un nommé Yuen-Jam, ancien ami de Confucius, le reçut impoliment les jambes croiſées & ſans ſe lever. Il ne faut être pareſſeux ni dans l'enfance, ni dans l'âge viril, ni lorſqu'on n'eſt pas encore dans la vieilleſſe, lui dit Confucius; &

lui frappant les talons avec ſon bâton, il ajouta : Cela n'eſt-il pas honteux ? & il l'obligea de ſe lever.

54. Un jeune homme du bourg de Kivé-Tam étoit venu à l'école de Confucius, qui l'envoyoit toujours recevoir les étrangers : un autre diſciple jugea que Confucius avoit pour lui une affection particuliere, & lui dit : Ce jeune homme fera ſans doute de grands progrès.

De grands progrès ! reprit Confucius ; je le vois toujours prendre ſa place parmi les plus conſidérables & marcher avec ſon maître comme ſon égal. Il n'aſpire point à faire des progrès, mais à jouir des prérogatives des hommes parfaits ; c'eſt pour cela que je le charge de recevoir les étrangers afin qu'il apprenne

les regles de l'urbanité & de la modeſtie.

ARTICLE XV.

Différentes maximes ſur les vertus du ſage & ſur l'art de gouverner.

1. LIM-KUM, roi de Guéi, eſtimoit beaucoup plus les talents & les qualités militaires que les connoiſſances & les vertus néceſsaires pour bien gouverner. Il demandoit un jour à Confucius comment on rangeoit une armée en bataille.

Confucius lui dit: Je ſais un peu ce qui concerne les rites; mais je n'ai point encore appris ce qui concerne la guerre & les combats. Le lendemain il partit.

2. Il ſe rendit dans le royaume

de Chim, & y fut réduit à une ſi grande miſere, qu'une partie de ſes diſciples étoit malade & l'autre exténuée au point de ne pouvoir marcher. Tſu-Lu, le viſage enflammé de colere, lui dit: Le ſage ſupporte-t-il donc ce degré de miſere?

Confucius lui répondit: La pauvreté n'altere point la conſtance du ſage, mais elle allume la fureur de l'inſenſé.

3. Confucius, ayant remarqué que ſon diſciple Tſu-Kum vouloit apprendre trop de choſes, lui dit: Mon cher Tſu-Kum, croyez-vous que ce ſoit par le moyen de l'étude & de la mémoire que j'ai appris ce que je ſais?

Sans doute, reprit Tſu-Kum; cela n'eſt-il pas vrai?

Point du tout, reprit Confucius; je n'ai acquis mes connoiſsances qu'en m'appliquant à une ſeule choſe; c'eſt la droiture du cœur.

4. Confucius diſoit à Tſu-Lu : Mon cher! qu'il y a peu de gens aujourd'hui qui connoiſsent la vertu!

5. L'empereur Chum n'a-t-il pas admirablement gouverné l'empire en paroiſsant ne rien faire? Car que faiſoit-il? rien autre choſe que d'exprimer par l'honnêteté extérieure de ſes mœurs la vertu intérieure de ſon cœur, & de conſerver ſur le trône la gravité qui convenoit à la majeſté de l'empereur.

6. Tſu-Cham demanda à Confucius comment on pouvoit ſans difficulté arriver où l'on vouloit.

Confucius lui répondit : Celui

qui eſt vrai dans ſes diſcours, droit dans ſes actions, n'éprouvera aucune difficulté, ſoit qu'il aille chez les nations du midi, ſoit qu'il aille chez les nations du nord, ſoit enfin qu'il aille chez les nations barbares: au contraire, n'éprouvera-t-il pas toutes les difficultés poſſibles avec les habitants de la même ville ou du même bourg s'il n'eſt ni vrai dans ſes diſcours ni droit dans ſes actions?

7. Ainſi lorſque vous êtes en repos, imaginez-vous que vous avez devant les yeux cette véracité & cette droiture. Si vous êtes en voiture, voyez-la ſur le timon: par ce moyen vous n'éprouverez aucune difficulté dans quelque lieu que vous alliez.

Tſum-Kum, pour ne jamais ou-

blier cette leçon, la grava ſur la ceinture de ſon habit de cérémonie.

8. Confucius, en parcourant les différentes provinces de la Chine, avoit beaucoup fréquenté deux excellents miniſtres du royaume de Guéi, nommés Ly-Yn & Pé-Yu : il faiſoit ainſi leur éloge : Que le miniſtre Ly-Yn étoit doué d'un eſprit droit ! Tant que le bon gouvernement fut en vigueur, il fut droit comme la fleche ; lorſque le bon gouvernement fut anéanti, il fut encore droit comme la fleche.

Pour Kin-Pé-Yu, tant que le gouvernement fut bon, il remplit une magiſtrature, & abdiqua lorſque le gouvernement fut corrompu, & mena une vie privée.

9. Ne pas inſtruire celui qui eſt capable d'inſtruction, c'eſt perdre un homme; inſtruire celui qui en eſt incapable, c'eſt perdre ſes paroles: l'homme prudent ne perd ni un homme ni ſes paroles.

10. Un diſciple courageux de la ſageſſe & un véritable ſectateur de la piété mépriſe la vie, ſi, en la prolongeant, il craint pour ſa piété, & meurt avec joie pour s'élever à la perfection.

11. Tſu-Kum demanda à Confucius ce qu'il falloit faire pour acquérir la piété ou la parfaite droiture du cœur.

Confucius lui répondit: Un ouvrier qui veut faire un ouvrage parfait ſe pourvoit d'abord des inſtruments néceſſaires, & les aiguiſe:

il en eſt de même du diſciple de la ſageſſe qui vit dans un royaume. Les hommes doivent être comme les inſtruments par le moyen deſquels il ſe façonne & s'aiguiſe ; il faut qu'il ſe ſerve de la ſageſſe des premiers miniſtres en s'attachant à eux comme diſciple, & de la piété des hommes honnêtes en les fréquentant comme amis.

12. Le diſciple Yen-Yuen demandoit à Confucius ce qu'il falloit faire pour bien gouverner.

Cinq choſes peuvent beaucoup contribuer au bon gouvernement, répondit Confucius 1°. Il faut commencer l'année par le mois d'avril ſuivant l'uſage établi par la famille impériale des Hin. 2°. Il faut que les chars ſoient conſtruits, comme

ſous la dynaſtie des Xam, de bon bois & ſans aucun vain ornement. 3°. Il faut que la couronne royale ſoit telle qu'elle étoit ſous la dynaſtie des Cheu, ni négligée ni trop ornée. 4°. Il faut chanter la muſique parfaite, nommée *Xao-Vu*, qui étoit en uſage ſous l'empereur Cheu. 5°. Il faut bannir le chant trivial du royaume de Chim & les petits maîtres fanfarons, & qui font les beaux parleurs; car celui-là eſt déshonnête & ceux-ci ſont dangereux.

13. Celui qui ne penſe pas de loin à l'avenir eſt bien près de la douleur.

14. Hélas! que peut-on eſpérer? je n'ai point encore vu d'homme ſe porter à la vertu avec autant d'ardeur qu'à la volupté.

15. Tſum-Vem-Chum, premier miniſtre de notre royaume de Lu, n'étoit pas l'ennemi, &, ſi l'on peut parler ainſi, le brigand de la dignité. Il ſavoit que Lien-Hia-Haéi ſon concitoyen étoit un homme vertueux & ſage; & cependant il n'a jamais proposé au roi de l'élever aux dignités & de l'attirer à ſa cour.

16. Si vous êtes sévere pour vous, doux & indulgent pour les autres, vous ne ſerez haï de perſonne.

17. Celui qui en réfléchiſſant ne ſe dit pas à lui-même: *Comment ferai-je ceci ou comment ne le ferai-je pas? comment parviendrai-je à cette choſe, ou comment l'éviterai-je?* quand je le voudrois, comment pourrois-je l'inſtruire?

18. Il y a des hommes oiſifs qui

s'aſſemblent & forment des ſociétés pour cauſer ; on n'entend jamais dans leurs converſations rien qui ait trait à l'équité ; tout y eſt plaiſant, facétieux, & ils paſſent leur vie à donner une tournure ingénieuſe à des idées communes pour acquérir la petite réputation de bel eſprit. Il eſt bien difficile que ces faiſeurs de phraſes entrent dans le chemin de la vertu, ou qu'ils évitent les épines de la vie.

19. L'homme ſage fait de la piété la baſe de ſa conduite, de l'honnêteté le principe de ſes actions, de la modeſtie la regle de ſes diſcours, & de la vérité le terme de ſa perfection. Peut-on douter qu'il ne ſoit difficile d'arriver à la perfection du ſage?

20. Le ſage n'eſt point fâché d'être ignoré des hommes, mais de ne pas avancer dans la carriere de la vertu autant qu'il le deſire.

21. Le ſage a de l'averſion pour ceux qui paſsent leur vie ſans que perſonne ait jamais parlé ni de leurs talents ni de leur vertu.

22. Le ſage ſe cherche, & l'inſensé cherche les autres.

23. La gravité du ſage eſt ſans arrogance & ſa politeſse ſans affectation.

24. Le ſage n'avance point un homme parcequ'il ſait parler, & ne condamne point ce qu'un homme dit parcequ'il parle mal.

25. Le diſciple Tſu-Kum demanda à Confucius ſi l'on pouvoit exprimer en un ſeul mot quelque

maxime que l'on pût pratiquer ſans riſque pendant toute ſa vie.

Sans doute, répondit Confucius, & la voici. Jugez des autres par vous-même ; ne faites point à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît.

26. Confucius diſoit : Lorſque je ſuis dans la ſociété, n'y a-t-il pas des hommes dont je releve les fautes trop sévèrement, & d'autres dont je loue les vertus avec excès ? Mais ſi de temps en temps il m'arrive de louer les vertus d'un homme avec excès, c'eſt parceque je lui vois un deſir ardent de la perfection, & que je crois qu'il juſtifiera les louanges que je lui donne. D'un autre côté, comme le peuple d'aujourd'hui a encore les mêmes loix & les

mêmes principes de gouvernement & de conduite qui étoient en vigueur dans les commencements des regnes des Hia, des Xam & des Cheu, comment pourrois-je le louer ou le blâmer avec excès ?

27. J'ai encore vu des hiſtoriens qui, dans les choſes douteuſes, craignoient d'affirmer. J'ai vu des amis qui nourriſsoient des chevaux, & qui ſe faiſoient un plaiſir de les prêter aux autres. Aujourd'hui les mœurs ſont abſolument changées.

28. Les paroles d'un diſcoureur déconcertent quelquefois la vertu des autres, & de légeres impatiences font échouer de grandes entrepriſes.

29. Quoiqu'un homme ſe ſoit attiré une haine univerſelle, cepen-

dant, pour le haïr raiſonnablement, il faut examiner ce qu'il y a en lui qui mérite la haine; & ſi un homme eſt généralement aimé, il faut, pour l'aimer raiſonnablement, examiner ce qu'il y a en lui qui mérite d'être aimé.

30. C'eſt l'homme qui étend la doctrine de la ſageſse, & non la doctrine de la ſageſse qui agrandit l'homme.

31. Ne pas corriger ſes fautes c'eſt en commettre de nouvelles.

32. Je paſse preſque tous les jours ſans manger, & preſque toutes le nuits ſans dormir, pour approfondir la nature des choſes; je ne retire cependant aucun fruit de ces ſpéculations: il vaut donc mieux me donner tout entier à la ſcience pratique de la ſageſse.

33. Le disciple de la sagesse ne se propose point dans ses études de parvenir aux dignités pour vivre plus agréablement, mais d'acquérir des vertus pour bien vivre.

Le laboureur ne cultive que pour se procurer de la nourriture; & s'il survient une année stérile, il n'a pour résultat de son travail que la faim. Le disciple de la sagesse s'applique à l'étude des lettres & des sciences pour acquérir des vertus. Si par hasard il arrive aux charges, sa subsistance devient alors un fruit de son étude. Ce n'est donc point la crainte de la pauvreté, mais la crainte de ne pas avancer dans la vertu, qui inquiete le disciple de la sagesse.

34. Celui qui, par la sagacité de son esprit, a acquis l'art de bien

vivre & de bien gouverner, perdra bientôt ce qu'il a acquis s'il ne le conſerve pas par le moyen de la piété. Quand il auroit la piété néceſſaire pour le conſerver, s'il n'a pas la gravité néceſsaire pour gouverner, le peuple ceſsera bientôt de le reſpecter ; & quand il réuniroit la piété néceſsaire pour conſerver ce qu'il a acquis, & la gravité néceſſaire pour gouverner, il ne peut être regardé ni comme très bon ni comme parfait s'il manque d'honnêteté pour inſtruire & pour former les peuples.

35. Un grand homme, capable des plus grandes choſes, ne peut être connu que par les petites : au contraire, un petit homme, étant

incapable des grandes, ne peut être connu que par les petites.

36. La piété & la juſtice ſont bien plus néceſſaires pour la paix & pour le bonheur des peuples que le feu & l'eau. Nous avons ſouvent vu périr ceux qui traverſoient les eaux ou le feu ; mais on n'a point encore vu périr ceux qui marchent dans le chemin de la piété & de la juſtice.

37. Le ſage défend avec fermeté, mais ſans opiniâtreté, la vérité lorſqu'il la connoît.

38. Lorſqu'il s'agit de conſerver la droiture du cœur, il ne faut céder à perſonne, pas même à ſon maître.

39. Dans le ſervice du roi, le premier objet du ſage eſt ſon de-

voir; les émoluments de ſa place ne vont qu'après.

40. Le ſage inſtruit tout le monde ſans acception de perſonne ni de condition.

41. Ceux qui different par le cœur & par l'eſprit, ne peuvent bien délibérer enſemble.

42. Un diplôme d'ambaſſade doit expoſer clairement l'intention de celui qui l'envoie, & rien de plus.

43. Autrefois on prenoit pour préſident de la muſique un aveugle, parcequ'il diſtinguoit beaucoup plus finement les tons & les accords. Miem, qui étoit aveugle & préſident de la muſique, vint rendre viſite à Confucius: lorſqu'il fut au pied de l'eſcalier, Confucius lui dit,

Ici commencent les degrés ; lorſqu'il fut entré dans la ſalle il lui dit, *Voici les ſieges ;* lorſque tout le monde fut aſſis, il lui nomma tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée.

Lorſque le préſident de la muſique fut ſorti, Tſu-Chun dit à Confucius : La grande & vigilante humanité avec laquelle vous avez traité ce préſident ne contient-elle point quelque inſtruction ?

La voici, répondit Confucius. Autrefois un aveugle avoit un compagnon qui le conduiſoit : ce que j'ai fait pour ce préſident n'eſt rien autre choſe que ce que devroit faire ſon compagnon s'il en avoit un.

ARTICLE XVI.

Obligation de détourner les rois de toute guerre injuſte. Dangers & malheurs d'un mauvais gouvernement. Trois ſortes d'amis utiles & trois ſortes d'amis dangereux. De quoi le ſage doit ſe garantir, & à quoi il doit penſer. Comment Confucius inſtruiſoit ſon fils.

1. Les trois premiers miniſtres du royaume de Lu, au mépris de l'autorité du roi, partagerent le royaume en quatre départements dont ils s'arrogerent l'adminiſtration. Mem-Sum en eut une, Xo-Sum une autre, & Ki-Sum deux. Le prince de Chuen-Yn, qui ne

poſsédoit qu'un petit royaume feudataire de vingt ou trente ſtades, étoit le ſeul qui rendît fidèlement hommage au roi de Lu. Le miniſtre Ki-Sum forma le projet de l'attaquer & d'envahir ſon petit état.

Gien-Yeu & Ki-Lu, deux diſciples de Confucius, rempliſsoient chacun une magiſtrature inférieure ſous le miniſtre Ki-Sum. Ils vinrent voir Confucius, & lui firent part du projet de Ki-Sum.

Confucius, perſuadé que Gien-Yeu avoit favorisé la cupidité du miniſtre plus que ſon collegue, lui adreſsa la parole, & lui dit: Gien-Yeu, n'eſt-ce pas à vous qu'il faut imputer cette guerre? Les premiers empereurs de la famille de Cheu donnerent le royaume de Chuen-

Yn aux deſcendants du roi Fohi, & les créerent ſeigneurs de la montagne *Tſum-Mum*, au pied de laquelle ce royaume eſt ſitué. D'ailleurs ce petit royaume eſt renfermé dans notre royaume de Lu, & lui a rendu exactement hommage, & ſa fidélité a été inviolable; enfin il n'eſt point renfermé dans les limites du département de Ki, & il forme un état particulier & héréditaire: peut-on l'envahir avec quelque apparence de raiſon ou de juſtice?

2. Gien-Yeu répondit: Nous ne le ſouhaitons pas; mais notre miniſtre le veut abſolument.

Mon cher, reprit Confucius, Cheu-Gin, cet ancien hiſtorien, a très bien dit, *que celui qui peut montrer ſes forces dans un office,*

s'approche, & qu'il le rempliſſe; mais s'il ne le peut pas, qu'il y renonce & qu'il ſe retire. En effet, ſi le conducteur d'un aveugle ne peut le retenir lorſqu'il tombe, ni le relever lorſqu'il eſt tombé, à quoi peut lui ſervir ſa compagnie? Quant à ce que vous aſſurez que ni vous ni Ki-Lu ne deſirez que Ki faſse la guerre, dites-moi, je vous prie, ſi un léopard, un tigre, ou une licorne ſort du parc royal, ou ſi une tortue précieuſe, renfermée dans une armoire, contracte de la moiſiſſure, à qui croyez-vous qu'on doit en imputer la faute?

3. Mais, dit Gien-Yeu, ce n'eſt pas ſans raiſon que notre miniſtre Ki médite la conquête du royaume de Chuen-Yn; ſa puiſsance aug-

mente tous les jours, & il eſt très voiſin de ſa capitale ; s'il ne s'en occupe pas aujourd'hui, ſa modération pourroit être funeſte à ſes ſucceſſeurs.

Mon cher, reprit Confucius avec vivacité, mon cher, le ſage a en horreur non ſeulement celui qui oſe avouer ouvertement une cupidité vicieuſe, mais encore celui qui cherche à la voiler ſous des prétextes ſpécieux. J'ai ſouvent entendu dire que ce n'eſt pas le petit nombre des ſujets, mais l'ambition, qui faiſoit le malheur des princes, & qu'ils ont moins à craindre la pauvreté de leur royaume que la diſſention. On n'a point à craindre la pauvreté lorſque l'on a banni l'ambition ; & le peuple eſt toujours

nombreux où regne la concorde: alors un prince n'a rien à craindre.

4. Votre ministre ſe conduit mal, voilà pourquoi les peuples de Chuen-Yn ne veulent pas ſe ſoumettre à lui. Pour les engager à une ſoumiſſion volontaire, il faut bien régler ſes mœurs & établir un gouvernement ſage; lorſqu'ils ſe ſeront ſoumis volontairement, il faut leur procurer une vie tranquille. Appliquez vous-mêmes ces principes, vous Gien-Yeu & Ki-Lu, qui êtes du conſeil du miniſtre Ki. Les peuples ne ſe ſoumettent point d'eux-mêmes, & votre vertu ne peut les engager à ſe ſoumettre. Le royaume diviſé en quatre parties ſe précipite vers ſa ruine ſans que vous puiſſiez le ſoutenir; vous projettez au contraire

de prendre les armes & d'allumer la guerre dans le ſein du royaume ; je crains bien que la cauſe du mal qu'il appréhende ne ſoit pas dans le royaume de Chuen-Yn, mais dans l'intérieur même de ſa maiſon.

5. Tant que la ſageſſe du gouvernement eſt en vigueur dans l'empire, ajouta Confucius, c'eſt l'empereur qui preſcrit les rites, regle la muſique & décide de la guerre ; lorſque le gouvernement s'affoiblit, les rois uſurpent l'autorité de l'empereur, & reglent les rites, la muſique & la guerre ; mais lorſque les miniſtres uſurpent l'autorité des rois, comme ceux-ci ont uſurpé l'autorité de l'empereur, il eſt rare qu'une famille conſerve ſon royaume pendant dix générations. Lorſ-

que les premiers miniſtres uſurpent l'autorité du roi & décident des rites, de la muſique & de la guerre, alors les ſous-miniſtres de ces uſurpateurs s'arrogent l'autorité des premiers miniſtres. Voilà pourquoi il eſt rare que ces miniſtres occupent pendant cinq générations le trône qu'ils ont uſurpé. Enfin il eſt rare que les ſous-miniſtres, qui ſe ſont arrogé l'autorité des premiers miniſtres, ſe maintiennent dans l'adminiſtration pendant trois générations.

6. Enfin, dit Confucius, lorſqu'un gouvernement ſage fleurit dans l'empire, la puiſſance des loix & des préceptes ne dépend pas des miniſtres; & les peuples ſoumis à un gouvernement ſage n'oſent ni

blâmer, ni décider, ni délibérer.

7. Après la mort du roi Ven-Kum, ſon fils Tſu-Ché fut tué par Siven-Kum qui uſurpa le royaume. Depuis ſon uſurpation, ſa famille poſsede le trône; & c'eſt aujourd'hui la cinquieme génération qui regne, tout allant de mal en pis: en ſorte que tout le gouvernement paſse peu à peu entre les mains des premiers miniſtres depuis Ki-Vu juſqu'à Ki-Von qui forme la quatrieme génération. Mais comme l'autorité uſurpée par les premiers miniſtres ne porte pas à la cinquieme génération, l'autorité de Ki-Von eſt ſur ſon déclin, & touche à ſa fin.

8. Confucius diſoit: Il y a trois ſortes d'amis qui ſont utiles, & trois

ſortes qui ſont nuiſibles : les amis droits, les amis ſinceres, les amis ſavants, nous ſont utiles pour rectifier ce qu'il y a de défectueux en nous, pour en bannir la fauſseté, pour diſſiper notre ignorance ; les amis pervers, les amis faux, les amis diſcoureurs, ſont nuiſibles, parcequ'en les fréquentant on eſt exposé à imiter leur perverſité, leur fauſseté, leur babil.

9. Il y a trois choſes qu'il eſt avantageux d'aimer, & trois choſes qu'il eſt dangereux d'aimer.

L'honnêteté des rites & l'accord de la muſique, l'eſtime & les louanges des hommes de bien, la ſociété & la fréquentation d'amis ſages, voilà les trois choſes qu'il eſt utile & avantageux d'aimer.

Au contraire, il eſt dangereux d'aimer l'oſtentation & la volupté, l'oiſiveté & les promenades, les feſtins & les ſpectacles.

10. Un jeune homme ou un inférieur qui eſt en préſence d'un homme qui eſt vénérable pour ſon âge ou pour ſa dignité, peut commettre trois ſortes de fautes à ſon égard : 1°. s'il parle ſans être interrogé, on le juge inconſidéré & indiſcret ; 2°. ſi lorſqu'on l'interroge il ne répond pas, on le croit diſſimulé ; 3°. s'il parle au haſard & ſans avoir examiné par la phyſionomie ce que penſoient les autres, il eſt cenſé aveugle.

11. Il y a trois choſes que le diſciple de la ſageſſe doit éviter ; la luxure dans l'adoleſcence, parceque

le ſang & les eſprits n'ont point encore acquis leur conſiſtance & leur état de ſtabilité; la colere dans la jeuneſſe, parceque le ſang & les eſprits ſont dans leur état naturel de force & de ſtabilité; l'avarice dans la vieilleſſe, parceque le ſang & les eſprits ſont dans un état de foibleſſe.

En effet, ajoute l'interprete, la luxure détruit la ſanté, la colere attire des malheurs, l'avarice abrege la vie.

12. Il y a trois choſes que le ſage révere: il révere la loi du ciel; il révere les hommes illuſtres; il révere les paroles des ſages: l'inſenſé, au contraire, ignorant la loi du ciel, ne la révere pas; ne révérant pas la loi du ciel qu'il ignore, il

mépriſe les hommes illuſtres & ridiculiſe les diſcours des ſages.

13. Il y a beaucoup de différence dans l'eſprit des hommes, & l'on pourroit les partager en différentes claſses. Je mets dans la premiere ceux qui ſont ſi heureuſement nés, qu'ils poſsedent les ſciences preſque ſans étude; on peut mettre dans la ſeconde ceux qui les acquierent ſans étudier beaucoup; dans la troiſieme ceux qui les acquierent, mais lentement, & avec beaucoup d'étude; enfin on pourroit placer dans la derniere claſse, & dans la claſse du bas peuple, ceux qui, nés avec peu de diſpoſition pour apprendre, négligent cependant de s'inſtruire.

14. Il y a neuf choſes auxquelles

le ſage s'applique ſans relâche: à voir diſtinctement ce qu'il regarde; à bien entendre ce qu'il écoute; à préſenter un viſage affable; à être modeſte dans toutes ſes manieres; à être vrai dans tous ſes diſcours; à conduire bien les affaires; à s'informer lorſqu'il doute; à conteſter ſans faire du tort; à être équitable lorſqu'il devient riche.

15. Un ancien proverbe dit: *Il faut regarder l'homme de bien comme un modele que l'on ne peut égaler, & le méchant comme un bouillon brûlant auquel on n'oſe toucher.*

J'ai vu, ajoutoit Confucius, des hommes qui ſe conduiſoient ainſi, & c'eſt pour cela que j'ai appris ce proverbe.

16. Un autre proverbe, ajoutoit-il, dit : *Lorſque le ſage n'eſt que particulier, il s'applique à bien régler ſon eſprit afin de conſacrer à l'utilité publique les progrès qu'il aura faits dans l'art de bien vivre & de bien gouverner s'il occupe un emploi public.*

J'ai auſſi appris ce proverbe, diſoit Confucius ; mais je n'ai point vu d'hommes qui le pratiquaſſent.

17. Kim-Kum, roi de Cy, nourriſſoit quatre mille chevaux pour traîner quatre mille chars à la guerre, diſoit Confucius ; & cependant les peuples ne trouverent en lui aucune vertu qui méritât leurs louanges ; mais ils publierent celles de Pé-Y & de Xo-Cy ſes freres, qui, après avoir refuſé le ſceptre l'un &

l'autre, ſont morts dans la pauvreté & dans la miſere au pied du mont *Xeu-Yam.*

N'eſt-ce point ce qu'une ode du livre des poéſies indique, en diſant : « Certainement ce ne ſont pas « les richeſses, mais bien d'autres « choſes, que les hommes louent. »

18. Le diſciple Chin-Kum, croyant que Confucius donnoit à ſon fils des inſtructions particulieres, demanda à ce fils nommé Pé-Yn ſi en effet ſon pere ne lui enſeignoit point quelques principes particuliers. Point du tout, répondit Pé-Yn. Un jour qu'il étoit ſeul dans la ſalle, je paſsai promptement devant dans l'eſpérance qu'il m'appelleroit; il m'appella en effet, & me dit : Avez-vous appris le livre des

poéſies ? Pas encore, mon pere. Si vous ne l'apprenez pas, me dit-il, vous ne ſaurez jamais bien l'art de bien parler. Je le quittai, & je fis tous mes efforts pour apprendre le livre des poéſies.

19. Un autre jour il étoit encore ſeul, & je paſsai devant la ſalle où il ſe repoſoit ; il m'appella, & me demanda ſi je ſavois le livre des rites. Je lui répondis que non. Il me dit : Si vous ne l'apprenez pas, vous n'acquerrez jamais la ſcience & les moyens de vous fixer dans la vertu.

Voilà toutes les leçons particulieres que j'ai reçues de mon pere.

Chin-Kum, charmé de ces éclairciſsements, le quitta en diſant : Que je ſuis heureux ! je n'ai demandé qu'une ſeule choſe, & j'en

ai appris trois ; 1°. que l'étude du livre des poéſies eſt néceſsaire pour acquérir l'art de bien parler ; 2°. que l'étude du livre des rites eſt néceſsaire pour pouvoir s'affermir dans la vertu ; 3°. qu'un ſage renonce à toute affection particuliere lorſqu'il inſtruit ſon fils, & que ſon enſeignement eſt le même pour tous les hommes.

20. Confucius, rappellant un ancien rite, diſoit : Le nom de l'épouſe du roi eſt ſujet à beaucoup de variations ; le roi l'appelle ſon épouſe ; elle ne ſe donne à elle-même que le nom d'une jeune femme ignorante ; les citoyens du royaume l'appellent reine ; hors de ſa patrie, dans les autres royaumes on l'appelle une petite reine de peu de vertu ; enfin

les habitants des royaumes étrangers la nomment reine.

ARTICLE XVII.

Jugement de Confucius ſur quelques miniſtres ſoulevés contre leurs maîtres Cinq vertus néceſſaires dans un prince. Six belles maximes & leurs ſix défauts Louange & utilité du livre des poéſies. Deuil de trois ans pour le pere & pour la mere. Différents genres d'hommes odieux ou mépriſables.

1. YAM-HO, ſous-préfet de Ki-Von premier miniſtre du royaume de Lu, s'étoit révolté contre lui, & l'ayant vaincu & enfermé dans une priſon, s'étoit emparé du gouver-

nement. Comme il ſavoit que Confucius étoit un perſonnage d'une grande conſidération, il deſiroit ardemment qu'il vînt le voir; mais Confucius s'y refuſa. Yam-Ho, pour obliger honnêtement Confucius à le venir voir, lui envoya en préſent un petit cochon rôti. Les loix de l'urbanité exigeoient une viſite de remercîment: pour s'en acquitter, Confucius prit le temps où Yam-Ho étoit abſent; mais il le rencontra en revenant.

2. Yam-Ho le pria de s'approcher. Je voudrois vous parler, lui dit-il, & vous faire une queſtion; ſavoir, ſi un homme qui poſsede un tréſor précieux de ſcience & de vertu ne le communique point, & voit avec indifférence ſa patrie entraî-

née vers ſa perte, peut-on dire qu'il ait de la piété pour ſa patrie ?

Non, répondit Confucius.

Mais, ajouta Yam-Ho en ſouriant, ſi celui qui aſpire au gouvernement laiſſe échapper une occaſion favorable pour y arriver, peut-on dire qu'il eſt prudent ?

Non, répondit encore Confucius.

Yam-Ho dit en riant à Confucius : Les jours & les mois paſſent avec rapidité, & les années ne ſont pas en notre pouvoir ; pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas de remplir une charge ?

Vous avez raiſon, dit Confucius, je ne tarderai pas à y entrer.

3. Tous les hommes naiſſent avec une nature fort ſemblable,

mais qui devient fort différente par l'habitude de la vertu ou du vice.

4. Il y a deux ſortes d'hommes que les exemples & les enſeignements ne changent point, les hommes élevés au plus haut degré de lumiere, & les hommes enſevelis dans la plus groſſiere ignorance.

5. Confucius, arrivant à la ville de Vu-Chim, entendit par-tout des chants & des inſtruments de muſique, parceque Tſu-Lu ſon diſciple en étoit préfet, & veilloit à ce que le peuple fût bien inſtruit dans la ſcience des rites & dans l'art de la muſique: charmé de l'eſpece de concert général que formoient les voix & les inſtruments, il dit avec un ſourire gracieux à Tſu-Lu: Mon cher, pourquoi employer le grand

art de gouverner pour une ſi petite ville? n'eſt-ce pas couper le cou d'une poule avec le grand couteau dont on égorge un bœuf?

Maître, lui dit Tſu-Lu, voici ce que j'ai appris de vous: Si un préfet aime les préceptes de la ſageſſe & les regles de la bonne conduite, il aime ſon peuple & le juge par lui-même. Si le peuple aime les regles de la ſageſſe & de la bonne conduite, il aime ſon préfet, & ſe laiſſe gouverner facilement.

Confucius adreſſant alors la parole à ſes diſciples, leur dit: Mon cher Tſu-Lu a raiſon, il a très bien répondu, & je ne prétendois que faire une plaiſanterie lorſque je lui ai dit que pour couper le cou d'une poule il ne falloit pas le couteau qui égorge un bœuf.

6. Ki-Von, premier miniſtre de Lu, avoit un ſous-préfet nommé Xun-Xan-Si-Fao qui commandoit dans la ville de Pi ſa capitale : le ſous-préfet ſe révolta contre Ki-Von, le vainquit & l'enferma dans une priſon. Ce ſous-préfet, devenu maître de la ville de Pi, invita Confucius à le venir voir, & Confucius ne s'y refuſoit pas trop, parceque le ſous-préfet ne s'étoit point révolté contre le roi, mais contre un miniſtre infidele.

Tſu-Lu n'approuvoit pas cette condeſcendance, & dit à Confucius : Si vous allez viſiter ce ſéditieux, quel moyen y aura-t-il de répandre & de perſuader votre doctrine ?

Croyez-vous, répondit Con-

ſucius, que celui qui me preſſe ainſi de l'aller voir ne ſe propoſe pas quelque fin en m'invitant ? S'il veut m'employer dans le gouvernement, peut-être pourrai-je rétablir dans le royaume les loix & les rites preſque abrogés, changer la face du royaume, le réformer, & faire en ſorte que l'empire des Cheu, qui fut ſi floriſſant dans l'occident ſous ſes premiers empereurs, ſemble tranſporté dans l'orient.

Au reſte, Confucius ne ſe rendit point à l'invitation de Xan-Si, qui, ayant été défait par l'armée de Ki, s'enfuit dans le royaume de Cy.

7. Tſu-Cham dit à Confucius : Que faut-il dans un prince pour que l'on puiſſe dire qu'il a une vraie piété, c'eſt-à-dire une parfaite droiture de cœur ?

Je crois, répondit Confucius, qu'il doit pratiquer dans l'adminiſtration les cinq vertus d'un empereur.

Et quelles ſont ces cinq vertus ?

Ce ſont, dit Confucius, la dignité, la bénignité, la vérité, l'exactitude & la libéralité. Si le prince a de la dignité, tout le monde le reſpectera, & il n'y aura perſonne qui oſe le mépriſer; s'il a de la bénignité, il s'attirera l'amour & la bienveillance; s'il a de la vérité, on aura en lui une confiance entiere & générale; s'il eſt exact, on obſervera fidèlement les rites; s'il eſt libéral, il pourra ſans peine commander à tous.

8. Le royaume de Cim étoit dans un déſordre affreux; le roi étoit

ſans autorité, & toute l'adminiſtration étoit entre les mains de ſix premiers miniſtres. Il s'éleva des séditions, & la guerre civile s'alluma. Pendant que Kao-Kieu, un de ces miniſtres, attaquoit Fan-Chum-Kieu un de ſes collegues, Pié-Hié, ſous-préfet de Kao-Kieu, ſe révolta, & s'empara de la ville de Chum-Mem. Il envoya prier Confucius de venir le voir. Confucius vouloit y aller.

Tſu-Iu lui dit : Maître, voici ce que je vous ai entendu dire autrefois : *Le ſage n'a point de ſociété avec le ſcélérat.* Or ce ſous-préfet Pié-Hié a pris les armes contre ſon maître, & ajoute continuellement de nouveaux crimes au premier. Si vous vous rendez à ſon invitation,

ne ſerez-vous pas en contradiction avec vous-même, & ne vous rendrez-vous pas complice des crimes de ce ſous-préfet ?

Je ne méconnois pas ce que je vous ai dit, répondit Confucius : mais ne dit-on pas d'une choſe très dure, vous avez beau la frotter, vous ne l'uſerez pas ; & d'une choſe très blanche, vous avez beau la noircir, vous ne la teindrez pas ? Croyez-vous que je veuille reſſembler à ces calebaſſes dont le goût eſt amer, & qui ne ſont bonnes qu'à être exposées dans une chambre ſans être d'aucun uſage pour la nourriture ?

9. Tſu-Lu s'occupoit beaucoup plus de l'art militaire que de l'étude de la ſageſſe : Confucius lui parla

ainſi : Mon cher Tſu-Lu, connoiſſez-vous ſix défauts conſignés dans ſix belles manieres ? Non, dit Tſu-Lu en ſe levant. Aſſeyez-vous, reprit Confucius, & je vais vous les expliquer. 1°. Quand on aime la vertu ſans aimer la ſcience de la vertu, on tombe dans un aveugle abrutiſſement. 2°. Quand on aime la prudence ſans aimer la ſcience de la prudence, on ſort de l'ordre & de la regle ſans le vouloir & ſans s'en appercevoir. 3°. Quand on aime la vérité ſans aimer la ſcience de la vérité, on eſt d'une opiniâtreté funeſte. 4°. Quand on aime la droiture ſans aimer la ſcience de la droiture, on eſt étourdi & inconſidéré. 5°. Quand on aime le courage ſans aimer la ſcience du cou-

rage, on eſt turbulent & séditieux. 6°. Quand on aime la conſtance ſans aimer la ſcience de la conſtance, on eſt faſtueuſement préſomptueux.

10. Mes diſciples, pourquoi n'apprenez-vous pas le livre des poéſies ? Ce livre, par les exemples du bien & du mal, peut porter le lecteur à l'amour de la vertu & à la haine du vice ; par les louanges & par le blâme engager à examiner ſon propre cœur ; par les loix de l'amitié conduire à une honnête familiarité dans les ſociétés humaines ; par les ſentiments de triſteſſe & de colere l'animer contre les fautes des autres, & lui faire faire des efforts pour les corriger. Il contient de plus la maniere de ſervir ſes pa-

rents & le prince, & enfin les noms d'une grande quantité d'oiſeaux, d'animaux, de plantes & d'arbres dont la connoiſsance peut être utile dans l'étude des ſciences.

11. Savez-vous les deux chapitres du livre des poéſies, qui ont pour titre *Cheu-van* & *Chao-van* ? Quiconque ne ſait pas ces deux chapitres eſt, dans le gouvernement de ſa maiſon ou dans l'adminiſtration du royaume, comme un homme qui eſt au pied d'un mont élevé, & qui ne peut ni rien appercevoir ni avancer d'un pas (1).

(1) Ces deux chapitres traitent principalement de la maniere de régler ſes mœurs & ſa famille. On y raconte les vertus de Tay-Fu, épouſe de Ven-Van, dont

12. Les empereurs inſtituerent les rites pour conſerver l'honnêteté des mœurs, & crurent que pour exprimer les ſentiments de vénération que l'on avoit dans le cœur, il falloit offrir des préſents de ſoie & de prix. Si donc on n'a pas cette vénération dans le cœur, ces préſents de ſoie & d'un grand prix, que l'on annonce avec appareil en diſant, les rites! les rites! ne doivent-ils pas plutôt s'appeller les vains ſpectacles du faſte?

Enſuite les empereurs établirent la muſique afin d'inſpirer aux peuples un eſprit de paix & de concorde par le moyen des accords des voix

---

l'exemple rétablit l'ordre dans les maiſons de tous les préfets des provinces du midi.

& des inſtruments : mais ſi cette concorde ne regne pas dans les eſprits, ces tambours, ces cymbales, &c. que l'on appelle la muſique, ne méritent-ils pas plutôt le nom de vains inſtruments de bruit & de ſon ?

13. Celui qui veut paroître à l'intérieur grave & conſtant, s'il eſt intérieurement inconſtant & léger, n'eſt-il pas ſemblable à ces petits hommes qui percent la nuit les murs de la maiſon voiſine, & qui les traverſent pour aller commettre leurs larcins, & qui le jour ont une fauſſe apparence d'honnêteté ſur leur viſage ?

14. Il y a une certaine eſpece d'hommes que l'on appelle l'honneur & la regle de la patrie, parce-

qu'ils ont le maſque de la vertu & de la ſagacité ; cependant ils ſont en effet l'opprobre & la perte de la vertu.

15. Celui qui voit une maxime ou un précepte de la ſageſse, & qui, ſans l'avoir médité quelque temps dans ſon cœur, le répete auſſitôt, reſſemble au voyageur qui redit à tous ceux qu'il rencontre les propos qu'il a entendus ſur la route. N'eſt-ce pas jetter pour ainſi dire la ſageſse à la tête ou dans les rues comme on jette les choſes viles ?

16. Comment cette eſpece de petits hommes vils qui cherchent leur intérêt & non celui du public, peuvent-ils ſervir le roi ? Lorſqu'ils n'ont pas encore obtenu la dignité à laquelle ils aſpirent, ils ne crai-

gnent qu'une choſe, c'eſt de ne pas l'obtenir ; & lorſqu'ils l'ont obtenue, ils ne craignent qu'une choſe, c'eſt de la perdre ; n'ayant point d'autre crainte que de perdre leur dignité, il n'y a point de crime qu'ils ne commettent pour la conſerver.

17. Les hommes avoient autrefois trois ſortes de craintes & de triſteſses dont on n'apperçoit pas même de traces aujourd'hui dans beaucoup de perſonnes. Autrefois les hommes faſtueux ne ſe permettoient que d'outre-paſſer un peu les bornes d'une modeſtie économe ; aujourd'hui les hommes faſtueux violent ſans héſiter toutes les loix de la juſtice & de l'honnêteté. Autrefois les hommes auſteres ne portoient dans la ſociété qu'un vi-

ſage froid & rebutant, aujourd'hui les hommes séveres ont non ſeulement l'abord & le maintien sévere & rebutant, mais encore ils ſont contrediſants, haineux, emportés. Autrefois les ignorants étoient francs & droits, aujourd'hui les ignorants ſont faux & pervers.

18. Je n'ai guere vu de flatteurs qui euſsent de la piété.

19. Confucius diſoit : Quoique le mélange du violet & du rouge ſemble plaire à la vue plus que le rouge ſeul, cependant je hais beaucoup ce mélange, parcequ'il ôte au rouge ſa perfection. Pareillement, quoique le chant laſcif du royaume de Chin ſemble affecter l'oreille plus agréablement que la muſique ſimple, cependant je le hais beau-

coup, parcequ'il confond les loix eſſentielles de la muſique pure & chaſte; je hais de même, & beaucoup plus encore, ces ſophiſtes diſcoureurs qui pervertiſſent les familles & les états en déguiſant leurs dangereuſes opinions dans des phraſes artificieuſement compaſsées.

20. Confucius, ayant remarqué que ſes diſciples étoient beaucoup plus avides d'apprendre qu'appliqués à bien vivre, leur déclara que déſormais il ne parleroit plus.

Mais, lui dit Tſu-Kum, ſi vous, qui êtes notre maître, ceſſez de parler, nous qui ſommes vos diſciples, de qui apprendrons-nous les principes & les regles pour bien vivre que nous devons tranſmettre à la poſtérité?

Ne voyez-vous pas le ciel ? répondit Confucius ; eſt-ce donc que le ciel ne vous parle pas ? Vous voyez les quatre ſaiſons ſe ſuccéder régulièrement & invariablement ; vous voyez une ſucceſſion non interrompue & réguliere de toutes les productions ; pouvez-vous dire que le ciel ne parle pas ? Eh bien ! voilà comment je vous inſtruirai par des actions & non par des paroles.

21. Un nommé Iu-Poi, habitant du royaume de Iu, étant diſciple de Confucius, l'avoit offensé, & renonça aux lettres. Quelque temps après il deſira de voir Confucius, & ſe rendit à ſa maiſon. Confucius lui fit dire qu'il étoit malade & qu'il ne pouvoit lui parler, & ſur-le-champ il ſe mit à jouer de la harpe

& à chanter avec force afin de faire connoître à Iu-Poi qu'il n'étoit point malade, mais qu'il ne vouloit pas lui parler qu'il ne reconnût & ne réparât ſa faute.

2. Un jour le diſciple Tſay-Ngo parla ainſi à Confucius : Par un ancien uſage il faut que le deuil pour le pere & pour la mere dure trois ans ; ne ſuffiroit-il pas qu'il fût ſeulement de deux ans ? En effet, le ſage qui eſt en deuil pendant trois ans ne s'exerce point à l'obſervation des rites, & les oublie : ne s'exerçant point à la muſique, il l'oublie auſſi. Tous les ans, lorſque les anciens fruits ceſſent, on en voit de nouveaux, & auſſi tout ſe renouvelle tous les ans. Il paroît donc qu'un an ſuffit pour le deuil.

Confucius lui dit : Pendant les trois ans de deuil on ne mange que des légumes inſipides & du riz de la moindre qualité ; on ne boit que de l'eau & l'on n'eſt vêtu que de toile de chanvre. Si le deuil ne dure qu'une année, un fils, après la mort de ſon pere, pourra donc ſe nourrir délicatement & ſe vêtir magnifiquement. Pourriez-vous vous conduire ainſi avec un eſprit tranquille & ſans remords ?

Sans doute, reprit Tſay-Ngo.

Eh bien ! dit Confucius, ſi après un an de deuil vous pouvez vivre délicatement & vous vêtir magnifiquement, faites-le ; mais lorſqu'un homme ſage porte le deuil de ſon pere & de ſa mere, il a dans le cœur une douleur & une triſteſſe ſi pro-

fonde, qu'il ne trouve ni goût dans les aliments, ni agrément dans la muſique, ni plaiſir dans l'uſage des commodités de ſon appartement. Voilà pourquoi, après un an de deuil, il ne reprend point des habits agréables & ſa nourriture ordinaire. Quant à vous, ſi vous pouvez ſans remords reprendre votre vie ordinaire au bout d'un an de deuil, je vous le permets.

Tſay-Ngo ſortit, & Confucius craignant que ſes diſciples ne priſſent pour une approbation du ſentiment de Tſay-Ngo ce qu'il n'avoit dit que pour le condamner, ajouta : Certainement ce Tſay-Ngo vient bien de prouver qu'il n'a aucune piété pour ſes parents. Ce n'eſt qu'au bout de trois ans que

l'enfant commence à marcher, & qu'il exempte pour ainſi dire ſes parents de l'obligation de le porter. C'eſt pour reconnoître ce bienfait de trois ans que les rites ont preſcrit dans tout l'empire un deuil de trois ans pour le pere & pour la mere. Tſay-Ngo ſeroit-il donc le ſeul qui n'eût pas reçu ce bienfait de l'amour paternel, pour être dispensé du deuil de trois ans ?

23. Il eſt bien difficile que celui qui, pendant tout le jour, ne penſe qu'à ſe raſſaſier d'aliments agréables, faſſe des progrès dans la vertu. Avez-vous vu des joueurs d'oſſelets ou de dames ? ils ne ſont occupés que de leur divertiſſement ; eh bien ! je les eſtime davantage que les gourmands oiſifs.

24. Tſu-Lu, qui priſoit beaucoup le courage martial, demandoit à Confucius ſi le ſage eſtimoit beaucoup le courage.

Confucius lui répondit: L'équité eſt ce que le ſage eſtime le plus: car ſi un magiſtrat n'a que du courage ſans équité, il excite sûrement du trouble & du tumulte; & ſi le ſimple citoyen n'a que du courage & qu'il manque d'équité, il ſe porte facilement au vol & au brigandage.

25. Tſu-Kum demanda à Confucius ſi le ſage haïſſoit les autres.

Il y a quatre eſpeces d'hommes que le ſage hait, répondit Confucius; 1°. les méchants qui publient les fautes & les défauts des autres; 2°. les hommes vils qui médiſent des princes & qui cherchent à les

blâmer ; 3°. les hommes forts qui n'ont point d'humanité ; 4° les audacieux qui entreprennent tout inconſidérément & par une impétuoſité aveugle. Y a-t-il quelques autres hommes que vous haïſſiez ?

Oui, reprit Tſu-Kum, il y a trois ſortes d'hommes que je hais ; les ignorants qui veulent paroître ſavants ; les arrogants qui ſont les courageux ; les détracteurs qui prétendent ſe faire paſſer pour des hommes juſtes, droits & ſinceres.

26. Une des choſes les plus difficiles eſt de gouverner des femmes & des domeſtiques. Si vous les traitez avec trop de bonté, ils ſortent des bornes de la ſubordination ; ſi vous êtes un peu trop ſévere, ils ſe plaignent & s'irritent.

27. Celui qui à quarante ans mene une vie odieuſe à tout le monde, perſiſtera juſqu'à la mort dans ce genre de vie, & ne changera que difficilement de mœurs.

ARTICLE XVIII.

Eloges de quelques princes & de quelques miniſtres anciens. Les agréments des femmes, funeſtes au bon gouvernement. Actions de quelques ſages qui menoient une vie obſcure. Préfets de la muſique dans les repas. Quelques regles pour le bon gouvernement.

1. L'EMPEREUR Cheu gouvernoit mal. Son frere Tſu, roi d'un petit royaume, l'avertiſſoit ſouvent, mais en vain, de ſon devoir;

il craignit que les rois ne ſe révoltaſsent, & que la famille impériale ne périt dans la révolution qu'il prévoyoit. Il abandonna ſon pays, & ſe retira, afin qu'il ſubſiſtât quelqu'un pour rendre à ſes ancêtres le culte preſcrit par les rites.

L'oncle de l'empereur avertiſſoit auſſi ſon neveu, mais avec encore moins de ſuccès, car il fut mis en priſon, & feignit d'être fou pour conſerver ſa vie : enfin un autre oncle du roi lui fit publiquement des remontrances pour l'engager à changer de conduite ; Cheu le fit aſsaſſiner.

Confucius, en racontant ce fait, diſoit : Il y a eu dans la famille de Xam trois héros illuſtres par leur piété envers leur patrie.

2. Lieu-Hia-Haéi étoit un ſage, préfet des priſons, qui perdit trois fois ſa charge. Un particulier lui diſoit en raillant : Seigneur, vous avez bien du malheur ; ne vaudroit-il pas mieux paſſer dans un autre royaume ?

Le préfet diſgracié lui répondit : J'ai ſouvent perdu mon office parceque je ſervois le roi en ſuivant les regles de la juſtice ; ſi je ſuis déterminé invariablement à ne m'écarter jamais des principes de la juſtice, dites-moi, je vous prie, où je ne ſerai pas exposé à perdre trois fois mon office ; & ſi je veux, en ſervant le roi, ſuivre la voie de l'injuſtice, qu'eſt-il beſoin que j'abandonne ma patrie & que je ſorte du royaume ?

5. Confucius étoit arrivé dans le royaume de Cy ; Kim-Kum, qui en étoit roi, connoiſsant ſa ſageſse, conſulta ſon premier miniſtre ſur la maniere dont il le recevroit. Il y a, lui dit-il, dans le royaume de Lu trois premiers miniſtres ; le premier & le plus illuſtre eſt Ki-Sun ; le roi de Lu le traite très honorablement, même un peu trop : ſi je traite Confucius comme Ki-Sun, je tomberai dans le même excès. L'autre miniſtre eſt Mem-Sun, que le roi traite beaucoup moins honorablement : ſi je traite Confucius comme ce dernier, je ne lui rendrai pas aſsez : il faut donc prendre un milieu entre les honneurs que reçoit Ki & ceux que reçoit Mem-Sun. Au reſte, ajouta-t-il ſur-le-champ, je deviens vieux,

mes forces diminuent ; je ne ſuis plus en état de ſuivre cette diſcipline auſtere dont Confucius fait profeſſion, & qu'il vient nous enſeigner ; ainſi ce n'eſt pas la peine de délibérer ſur la maniere de le recevoir. Confucius, informé des ſentiments du roi, quitta le royaume de Cy, parcequ'il vit qu'il y enſeigneroit inutilement ſa doctrine, & non parcequ'on ne l'y recevoit pas aſsez honorablement.

4. Tim-Kum, roi de Lu, avoit donné à Confucius la charge de premier préſident de la juſtice & de premier miniſtre des conſeils : la ſageſse de ſon adminiſtration rétablit l'ordre dans le royaume de Lu, & le fit abſolument changer de face dans trois mois.

Le roi de Cy craignit les effets de ce ſage gouvernement, & la puiſsance à laquelle il avoit ſubitement élevé le royaume de Lu ; il envoya en préſent au roi de Lu quatre-vingts belles filles richement parées, & qui excelloient dans la danſe, le chant & le jeu de tous les inſtruments de muſique, afin qu'elles inſpiraſsent au roi de Lu la paſſion de la volupté, & qu'elles lui fiſsent abandonner le ſage gouvernement qu'il avoit établi. Lorſqu'elles furent arrivées, & avant qu'elles entraſsent dans la ville, le roi alla les voir trois fois accompagné de ſon premier miniſtre Ki-Von, qui enfin lui perſuada de les faire conduire au palais dans ſon appartement. Le roi, charmé de leurs talents, épris

de leur beauté, négligea pour elles le gouvernement, & pendant trois jours ne parut point dans la ſalle de la juſtice pour y traiter des affaires de l'état.

5. Confucius abdiqua ſa charge, & ſortit du royaume.

Cié-Yu, habitant du royaume de Tſou, contrefaiſoit l'imbécille pour ſe dérober aux honneurs, aux charges, aux dignités. Confucius arrivant dans ce royaume, Cié-Yu, qui alloit à l'oppoſite, lorſqu'il fut devant ſon char commença à chanter ces paroles : « Aigle, hélas ! aigle, « qu'eſt devenue votre perſpicaci- « té ? Autrefois on vous voyoit « lorſque l'empire fleuriſſoit ; lorſ- « que ſa ſplendeur étoit ternie on « ceſſoit de vous voir : alors vous

« ſaviez bien diſcerner les temps ;
« mais aujourd'hui quels temps &
« quelles mœurs pour vous voir pa-
« roître ! on ne peut réparer ni cor-
« riger ce qui eſt paſsé ; mais au
« moins on peut prévoir l'avenir
« & le changer par ſa prévoyance.
« Quittez, quittez un projet inutile ;
« car ceux qui rempliſsent aujour-
« d'hui les charges, non ſeulement
« ne peuvent ſoutenir l'éclat de leur
« dignité, mais encore ſont en dan-
« ger de perdre leur réputation,
« leur fortune & la vie. »

Confucius ſauta de ſon char pour s'entretenir avec cet homme, & pour lui expoſer ce qu'il convenoit que chacun fît ; mais il doubla le pas, diſparut, & Confucius ne put converſer avec lui.

6. Confucius paſsant du royaume de Tſou dans celui de Tſay, arriva au bord d'un fleuve; ne connoiſsant pas le gué, il envoya ſon diſciple Tſu-Lu pour le demander à deux laboureurs peu éloignés.

Ces deux laboureurs étoient deux ſages nommés Cham-Tſu & Kié-Nié qui vivoient en particulier à la campagne, & cultivoient la terre. Tſu-Lu s'adreſsa d'abord à Cham-Tſu qui lui demanda qui étoit celui qui conduiſoit le char d'où il étoit deſcendu. C'eſt Confucius, répondit Tſu-Lu. Quoi! reprit Cham-Tſu, c'eſt ce fameux Confucius du royaume de Lu? Lui-même, dit Tſu-Lu. Si c'eſt lui, ajouta Cham-Tſu, pourquoi me demandez-vous le gué du fleuve? il ne peut pas

l'ignorer, parcequ'il va ſans ceſse de côté & d'autre.

7. Tſu-Lu, voyant qu'il ne pouvoit tirer aucune réponſe de Cham-Tſu, s'adreſsa à Kié-Nié, qui lui demanda qui il étoit, & l'ayant appris, lui dit: Êtes-vous le diſciple de ce fameux Confucius natif du royaume de Lu? Oui, répondit Tſu-Lu. Alors Kié-Nié lui dit: Lorſque j'obſerve le mauvais gouvernement de ces temps & les mœurs du monde qui vont toujours de mal en pis, il me ſemble voir l'eau qui ſe précipite, & qui, à meſure que ſon cours ſe prolonge, tombe ſans ceſse dans des lieux plus bas, & je n'y vois point de remede: car qui pourroit rappeller la paix & le bon gouvernement à la place de ce tu-

multe & de cette confuſion ? Votre maître ne fait que courir çà & là pour remédier à tant de maux, & vous voyez qu'il ſe conſume en efforts inutiles ; pourquoi vous attachez-vous à un tel maître qui ſemble errer en fugitif dans tous les lieux ? ne feriez-vous pas mieux de vous attacher à moi qui ai renoncé au monde & aux honneurs ? Cependant il aiguillonnoit ſes bœufs & marchoit en herſant ſa terre ſans indiquer le gué.

8. Tſu-Lu le quitta, & rapporta à Confucius les diſcours des deux laboureurs.

Quoi donc ! dit Confucius comme en ſoupirant, faut-il que l'homme vive en ſociété avec les quadrupedes & avec les oiſeaux ? N'eſt-il

pas dans l'ordre de la nature que les animaux de la même eſpece vivent enſemble ? Si je ne vis pas avec tant de peuples diſperſés dans l'empire de la Chine, avec qui faut-il donc que je vive ?

On dit que les mœurs & le gouvernement vont en ſe dépravant de plus en plus ; mais s'ils étoient conformes aux regles de l'équité, je ne m'efforcerois pas de les corriger & de les changer.

9. Tſu-Lu, accompagnant Confucius dans ſes voyages, reſta un peu en arriere, & le perdit de vue : il erroit au milieu d'un hameau, où il rencontra un vieillard qui portoit à ſon bâton une corbeille. N'avez-vous point vu paſſer ici mon maître ? lui dit Tſu-Lu.

Vous avez, lui dit le vieillard, des membres forts & vigoureux que vous ne voulez pas employer à la culture de la terre; vous ne pourriez pas même connoître ni le riz, ni le bled, ni les pois, ni l'orge; vous n'êtes occupé que d'une ſeule choſe, de ſuivre votre maître. Eh! quel eſt donc ce maître? A ces mots le vieillard enfonce ſon bâton dans la terre, & ſe met à arracher des herbes inutiles.

Tſu-Lu ſoupçonne que ce vieillard eſt un ſage retiré à la campagne pour y vivre dans l'obſcurité, & ſe place reſpectueuſement à côté de lui: auſſitôt le vieillard le prie gracieuſement de venir dans ſa maiſon & d'y paſſer la nuit. A peine Tſu-Lu eſt entré qu'il fait tuer une

poule & préparer le meilleur riz qu'il eût ; il lui préſente enſuite ſes deux fils, qui ſaluent avec beaucoup de politeſſe l'hôte inconnu.

10. Le lendemain Tſu-Lu partit de grand matin, & ayant rejoint Confucius, lui raconta ce qui lui étoit arrivé.

Cet homme, dit Confucius, eſt sûrement un ſage qui a voulu ſe cacher : il renvoya Tſu-Lu pour le voir ; mais le vieillard étoit déja dans les champs ; il chargea ſes domeſtiques de lui rapporter de la part de ſon maître le diſcours ſuivant :

Si un homme ſage a les belles qualités néceſſaires pour le bon gouvernement, & qu'il refuſe de s'en charger, il ne fait pas ce que la droite raiſon & l'équité exigent. Votre

maître, en me préſentant hier ſes deux fils, a fait voir qu'il faut obſerver la politeſſe preſcrite entre le plus âgé & le plus jeune ; mais comment peut-il négliger les rapports d'équité qui ſont entre le roi & les ſujets ? Vous me direz qu'il veut mener une vie innocente & ſans crime, & que pour parvenir à ſon but il fuit le ſiecle & les dignités ; mais en aſpirant à cette perfection il renverſe tout le grand ordre de la condition humaine, puiſqu'il ne remplit pas ce que l'équité preſcrit au ſujet envers ſon roi. Ainſi le ſage recherche & accepte les magiſtratures, non pour s'enrichir ou pour s'élever, mais pour remplir ce que l'équité lui preſcrit.

Vous ajouterez peut-être que la

ſcience de bien vivre & de bien gouverner eſt aujourd'hui dédaignée par-tout, & que c'eſt en vain qu'on l'enſeigne : je le ſais bien ; mais cela m'autoriſe-t-il à négliger ce que l'équité exige de moi ?

11. Les annales de l'empire font mention de ſept hommes illuſtres, Pé-Y, Xao-Cv, Yu-Chum, Y-Yé, Chu-Cham, Licu-Hia-Hoéi, Xoo-Lien, qui, ayant mépriſé le monde, vécurent inconnus, & menerent une vie privée ; mais comme il y avoit beaucoup de différence dans leurs mœurs & leurs actions, Confucius en parloit ainſi :

Pé-Y & Xao-Cy furent deux illuſtres perſonnages dont l'eſprit ne s'abaiſsa jamais à des objets vils & abjects, & dont les mœurs furent

ſans reproche. On dit au contraire que Lieu-Hia-Hoéi & Xoo-Lien, par condeſcendance & pour ſe conformer au goût & à la vie des autres, ne dédaignoient pas de s'occuper de choſes abjectes, & ſe permettoient même quelquefois des choſes qui pouvoient imprimer une eſpece de tache à la pureté de leurs mœurs. Il n'y avoit pourtant dans leurs diſcours rien qui fût contraire à la droite raiſon, ni dans leurs actions rien d'opposé à ce que l'équité preſcrit, & c'eſt en cela que leur vie eſt remarquable.

On dit enſuite que Yu-Chum & Y-Yé, pour ſe dérober à toute eſpece de célébrité, ne s'étoient occupés que d'eux-mêmes, & que de plus ils s'étoient permis de parler beau-

coup trop : cependant lorſqu'ils vivoient ainſi, leurs actions ne s'écartoient point des regles de la vie, ni leurs paroles des loix de l'équité.

Quant à moi, il s'en faut beaucoup que je penſe comme eux, car je ne m'attache point opiniâtrément à une ſeule maniere d'être. Il y a dans cette vie des choſes qu'il convient de faire, d'autres qu'il ne convient pas de faire Je recherche & j'accepte une magiſtrature lorſque cela convient, & je ne la recherche ni ne l'accepte lorſqu'il ne convient ni de la rechercher ni de l'accepter.

12. Autrefois lorſque le roi étoit à table, à chaque nouveau mets qui ſe ſervoit on donnoit un concert différent, & chaque mets avoit ſon préfet de la muſique. Lorſque les

trois familles nobles Ki, Xo & Mem eurent rempli le royaume de trouble, & qu'elles uſurperent l'autorité du roi de Lu ſur les rites & ſur la muſique, & que par conſéquent la muſique du roi ne conſerva ni ſes uſages ni ſes rites, tous les préfets de la muſique ſe diſperſerent dans différentes contrées. Chi, premier préſident du tribunal de la muſique, ſe retira dans le royaume de Cy; Koa, préſident de la muſique du ſecond mets, dans le royaume de Tſou; Léao, préſident de la muſique du troiſieme mets, dans le royaume de Tſay; Kivé, préſident de la muſique du quatrieme mets, dans le royaume de Cin ou de Xenſi; Fan-Xo, préfet des tambours, à la ville de Ho-Nuy; Vu, le préfet des cym-

bales & des ſiſtres, dans la ville de Han-Chum; & Yam, aſſeſſeur du premier préſident de la muſique & préfet des inſtruments faits avec les pierres ſonores, ſe retira dans la ville de Hay-Tao.

13. Le prince Cheu-Kum, ſur le point de déclarer ſon fils Pé-Kin héritier du royaume de Lu, lui parloit ainſi : Gravez profondément dans votre eſprit ces quatre principes fondamentaux dans un royaume :

1°. Un prince ſage ne doit ni laiſſer ſes parents ſans honneurs ni les aimer foiblement.

2°. Il ne doit point par ſa défiance donner ſujet aux premiers miniſtres de ſe plaindre & de s'irriter.

3°. Il ne doit pas laiſſer dans

l'oubli, ou ſans dignités, les deſcendants des familles diſtinguées, à moins que leur méchanceté ou leur perfidie ne les en exclue.

4°. Il ne faut ni exiger ni eſpérer d'un homme une perfection abſolue.

14. Sous la dynaſtie des Cheu il arriva une choſe extraordinaire; une femme eut huit enfants, tous gemeaux, qui ſe rendirent célebres par leur ſageſse.

ARTICLE XIX.

Qualités d'un véritable diſciple de la ſageſse, & ſes devoirs. Regles pour enſeigner les autres. Critique & louange de Confucius.

1. TSU-CHAM, diſciple de Con-

fucius, diſoit: On doit regarder comme un vrai diſciple de la ſageſse celui qui, à la vue d'un danger, ne craint point de ſacrifier ſa vie; qui, à la vue du gain, ne viſe qu'à l'équité; qui, dans les cérémonies de cy, n'eſt occupé qu'à les remplir avec le reſpect preſcrit; & qui, dans les funérailles, n'eſt occupé que de ſa douleur.

2. Le même Tſu-Cham diſoit: Celui qui embraſse la vertu avec peu d'eſprit, & qui reçoit la doctrine avec un cœur inconſtant, n'augmente point pendant ſa vie le nombre des vivants & ne le diminue point à ſa mort. On ne peut donc regarder cet homme ni comme rien ni comme quelque choſe.

3. Tſu-Cham & Tſu-Hia, de diſ-

ciples de Confucius qu'ils étoient, devinrent maîtres. Un diſciple de Tſu-Hia demanda à Tſu-Cham en quoi conſiſtoit la regle de la ſociété humaine.

Qu'en penſe Tſu-Hia votre maître ? répondit Tſu-Cham.

Le voici, répondit le diſciple : Fréquentez les hommes de mérite; évitez ceux qui n'en ont point.

Ce que l'on m'a enſeigné eſt bien différent, répliqua Tſu-Cham ; le voici : Le ſage cultive les ſages & vit avec le vulgaire; il loue les gens de bien & plaint les méchants, parcequ'il dit en lui-même : Si je ſuis très ſage, il faut bien que je vive avec ceux qui le ſont moins ; ſans cela les ſages ne m'admettroient pas ſi je n'étois pas ſage.

Comment concilier cette doctrine avec celle de votre maître qui dit qu'il faut fuir la ſociété des hommes ſans mérite ?

4. Tſu-Hia diſoit : Quoique les petites profeſſions de laboureurs, de jardiniers, de médecins, méritent quelque conſidération, cependant ſi quelques uns de ceux qui les exercent, étendant plus loin leurs vues, aſpirent aux magiſtratures, je crains bien que leur exercice ne les détourne de leur objet : c'eſt pour cela que l'éleve de la ſageſſe ne s'y applique point.

5. Celui qui peut apprendre chaque jour ce qu'il n'a pu encore ſavoir, & qui recueille tous les mois ce qu'il a pu apprendre, celui-là aime véritablement à apprendre.

6. Si vous voulez parvenir à la piété, ou à la parfaite droiture du cœur, apprenez beaucoup, affermiſsez-vous dans votre deſsein, examinez chaque choſe, appliquez-vous tout. Ces quatre maximes bien obſervées conduiſent sûrement à la piété.

7. Comme les ouvriers reſtent conſtamment dans leur attelier juſqu'à ce qu'ils aient fini leur ouvrage, de même les diſciples de la ſageſse doivent persévérer dans l'étude des ſciences juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à la perfection de la vertu.

8. Les petits hommes, au lieu de ſe corriger de leurs fautes, tâchent de les couvrir ou d'en faire des actes de vertu.

9. Le ſage ſemble dans le commerce de la vie éprouver trois changements. Lorſque vous le voyez de loin, il paroît grave & sévere; lorſque vous lui parlez, il eſt poli & bienveillant; lorſque vous l'écoutez long-temps, il eſt droit & conſtant.

10. Lorſqu'un ſage miniſtre a bien convaincu le peuple de ſa bonne volonté, il peut ſans peine lui preſcrire des travaux; ſi le peuple ſuſpecte ſa bienveillance, il ſe croit injuſtement vexé: lorſqu'enſuite il a bien convaincu le prince de ſon zele pour ſon ſervice, il peut lui donner des avis; car ſi le roi doute de ſon zele, il recevra les avis comme des reproches & comme des outrages.

11. Dans les choſes de conſéquence, le ſage ne doit point outrepaſſer les bornes de ſa charge; *mais il peut être moins rigide dans* les choſes peu importantes.

12. Tſu-Yen, diſciple de Confucius, reprochoit à Tſu-Hia de n'enſeigner que des choſes peu importantes à ſes diſciples. Cette petite troupe de diſciples de Tſu-Hia diſoit-il, ſait très bien comment il faut arroſer & balayer le gymnaſe, comment il faut répondre modeſtement aux hôtes & les conduire à leur place : mais ce n'eſt là que la moindre & la derniere partie de la ſageſſe; car s'ils n'ont pas la premiere & la principale qui conſiſte dans la parfaite droiture du cœur, à quoi ſervent ces petits devoirs de l'urbanité ?

Tſu-Yen ſe trompe fort, dit Tſu-Hia : n'y a-t-il pas dans l'étude de la ſageſſe des choſes qu'il faut d'abord enſeigner ſans effort, & d'autres qui demandent plus d'application, & qui doivent leur ſuccéder ? Un maître ne doit-il pas s'accommoder à la capacité de ſes diſciples ? Il y a entre eux les mêmes différences qu'entre les plantes. Un maître ne trompera-t-il pas ſes diſciples, ſi, lorſqu'ils ſont encore dans un état d'ignorance, il leur enſeigne des choſes élevées & difficiles ?

Mais le ſage peut-il tromper ſes diſciples s'il leur enſeigne la ſcience de la ſageſſe ? Or il n'appartient qu'à l'homme parfait d'embraſſer la ſcience de la ſageſſe depuis les

premiers principes juſqu'aux derniers

13. Lorſque le préfet a rempli tous les devoirs de ſa charge, diſoit Tſu-Hia, s'il lui reſte encore des forces & du temps, qu'il l'emploie à l'étude des lettres; & que celui qui étudie les ſciences, lorſqu'il a rempli ſa tâche, étudie les devoirs du préfet s'il lui reſte encore du temps & des forces.

14. Tſu-Yen diſoit: Il ſuffit dans les devoirs funebres de montrer une vraie douleur.

15. Il diſoit de Tſu-Cham: Il fait ſans difficulté ce que les autres ne feroient qu'avec peine; mais il n'a point encore acquis la piété.

16. Un autre diſciple, nommé Tſum, diſoit: Notre cher Tſu-

Cham a un air de gravité impoſante; mais il n'a pu donner aux autres la piété ni la recevoir d'eux.

17. Selon le même Tſum, Confucius diſoit : Il eſt très difficile de voir un homme qui faſſe des actions ordinaires avec toute l'application & toute l'affection dont il eſt capable ; mais ſi nous voulons voir un homme qui agit avec toute l'attention de ſon eſprit & toute l'affection de ſon cœur, jettons les yeux ſur celui qui rend à ſon pere & à ſa mere les devoirs funebres.

18. Le même diſciple, pour cenſurer le peu d'égards du préfet Kî pour ſes parents, louoit ainſi Mem-Chum qui ne manquoit à aucun. Confucius notre maître diſoit : L'obéiſsance & le reſpect de Mem-

Chum pour ſes parents fut ſingulier & admirable ; cependant on peut l'imiter : mais qu'il n'ait rien changé ni dans les préfets ſoumis à ſon pere ni dans la forme d'adminiſtration qu'il avoit établie, voilà ce qu'il eſt très difficile d'imiter.

19. Mem, miniſtre du royaume de Lu, nomma Yam-Fu préſident de la juſtice ; celui-ci alla trouver ſon maître Tſem pour lui demander ce qu'il devoit faire pour bien s'acquitter de ſa charge.

Il y a long-temps, lui dit Tſem, que les préfets ne donnent plus l'exemple & que les peuples ne pratiquent plus la vertu ; ainſi dans l'examen des accusés, ſi vous découvrez qu'ils ſont coupables, gardez-vous de vous en réjouir ; ſoyez au

contraire pénétré de compaſſion pour le coupable, & ayez pour lui toute la clémence poſſible.

20. Le diſciple Tſu-Kum diſoit: Quoique l'empereur Cheu ne fût pas auſſi méchant qu'on le dit, cependant, parcequ'il a laiſsé un nom odieux, il n'y a point de crime qu'on ne lui impute. Voilà pourquoi le ſage ne craint rien tant que de tomber au dernier degré de la méchanceté, de peur qu'on ne lui attribue tous les crimes.

21. Le même Tſu-Kum diſoit: Les fautes du ſage ſont ſemblables aux éclipſes du ſoleil & de la lune; tout le monde peut les voir, car il ne les cache pas; & lorſqu'il les a réparées, tout le monde l'admire comme auparavant, & comme s'il

n'avoit point commis de fautes, ainſi que l'on admire le ſoleil & la lune après une éclipſe comme auparavant.

22. Kum-Sun-Chéo, premier miniſtre du royaume de Guéi, fit cette queſtion à Tſu-Kum : Où Confucius votre maître a-t-il pu puiſer toutes les connoiſsances qu'il poſsede ?

Tſu-Kum lui répondit : Le ſage gouvernement des ſages princes Ven-Vam & Vu-Vam n'eſt pas encore anéanti ſur la terre ; il exiſte encore des hommes qui en conſervent le ſouvenir & les principes : les plus habiles connoiſsent ce qu'il renferme de plus important, & les moins habiles ce qu'il y a de moins important. Voilà pourquoi il n'y a

perſonne en qui l'on ne trouve la doctrine & la diſcipline de ces princes. Il n'y a donc point de lieu où notre maître ne pût l'apprendre, ni de perſonnes qui ne puiſsent la lui enſeigner, & il pouvoit trouver partout des maîtres capables de l'en inſtruire.

23. Xo-Sun-Vu-Xo, premier miniſtre du royaume de Lu, étant dans le palais avec les autres miniſtres, parloit ainſi de Confucius: *Je ſuis étonné des louanges que l'on donne à Confucius; j'avoue que Tſu-Kum me paroît beaucoup plus ſage que lui.*

Le miniſtre Tſu-Fo-Kum-Pé le rapporta à Tſu-Kum, qui dit: Moi! plus ſage que Confucius! Je ſuis comme un mur qui ne s'éleve pas

au-deſsus des épaules des hommes, & par conséquent on peut ſans peine voir de dehors tout ce qu'il renferme : mais Confucius, par la ſublimité de ſa doctrine & de ſa vertu, eſt comme un mur qui s'éleve à la hauteur de pluſieurs toiſes ; ainſi ſi l'on n'entre par la porte, on ne peut voir la magnificence du palais impérial qu'il renferme, ni l'auguſte ſomptuoſité des grands. Or il y a peu de perſonnes qui puiſsent entrer par la porte de la maiſon de Confucius : ainſi il ne faut pas s'étonner de ce que Xo-Sun-Vu-Xo dit ſur ce ſage.

24. Un jour ce même miniſtre attaquoit la réputation de Confucius. C'eſt en vain, lui dit Tſu-Kum, que vous aboyez contre la réputa-

tion de Confucius ; ſa doctrine eſt à l'épreuve de la malignité des détracteurs : tous les autres ſages ſont ſemblables à ces hauteurs ou à ces collines que l'on peut facilement monter & traverſer ; Confucius eſt comme le ſoleil & la lune, auxquels on ne peut atteindre. Que le détracteur rejette tant qu'il voudra ſa doctrine, il ne fera que manifeſter ſon ignorance & ſon imbécillité : peut-il nuire au ſoleil ou à la lune ?

25. Chin-Tſu-Kin, diſciple de Confucius, converſant avec ſon condiſciple Tſu-Kum, parloit ainſi de Confucius : Vous avez une vénération & une admiration extrême pour Confucius ; mais en quoi, je vous prie, vous eſt-il ſupérieur ?

Tſu-Kum lui répondit avec co-

lere : Une ſeule parole peut faire juger ſi un diſciple de la ſageſſe eſt prudent ou imprudent ; & c'eſt pour cela qu'il parle avec circonſpection. Sachez que votre maître Confucius eſt parvenu à un degré de ſageſſe où perſonne ne peut parvenir : il eſt inacceſſible comme le ciel.

26. En effet, donnez-lui un royaume à gouverner, & bientôt vous verrez rétablir ce que l'on appelle les ſoutiens de la vie humaine, les campagnes, les villes, les bourgs, ériger des paleſtres pour l'inſtruction & pour les mœurs, procurer la paix & la tranquillité publique par la réduction de pluſieurs peuples ; gagner le cœur de tous ceux qui ſont en diſſention, & les

ramener à la concorde ; enfin pendant ſa vie tout le monde le louera comme maître de la ſageſse, & à ſa mort on le pleurera comme le pere de la patrie : qui pourroit donc s'élever juſqu'à la hauteur de ſa ſageſse ?

ARTICLE XX.

La ſuite & les commencements des empereurs Yao-Xun, Yu, Chim-Tam, Vu-Vam ; de quelques unes des qualités du bon gouvernement, & des rites du mauvais.

1. LE ſage gouvernement des anciens empereurs étoit exactement conforme à la doctrine de Confucius. Voici comment l'hiſtorien l'expoſe.

L'empereur Y-A-O, en remettant l'empire à Chun, lui dit : Prince Chun, le ciel, qui regle la ſucceſſion des empires, vous tranſmet aujourd'hui le mien ; je vous recommande ſur-tout de ſaiſir le vrai milieu de la vertu, & de ne jamais vous en écarter : autrement vous attirerez les périls & les calamités ſur tous ces peuples diſperſés entre les quatre mers ; vous les porterez à la fureur & à la ſédition, & vous perdrez pour toujours la puiſſance de l'empire que le ciel vous avoit confié. L'empereur Chun, en remettant l'empire au prince Yu, lui tint le même diſcours.

2. Lorſque Chim-Tam, autrement Ly, premier empereur de la famille des Xam (ou Cham), eut

détrôné Kié, dernier empereur de la famille des Hia, il parla ainſi aux rois & aux princes aſſemblés :

Long-temps avant que j'euſſe réſolu de prendre les armes pour délivrer l'empire de la tyrannie, & tandis que je n'étois encore qu'un enfant, j'oſai ſacrifier un veau noir comme la famille des Hia, & de moi-même je m'adreſsai à l'eſprit qui remplit la hauteur des cieux & qui pénetre la profondeur de la terre, c'eſt-à dire au maître du ciel, & je lui parlai ainſi :

L'empereur Kié a commis bien des crimes ; je n'oſe ni les excuſer ni les diſſimuler : les ſages ſont véritablement les grands du ciel qui gouverne, ou plutôt, ô gouverneur & maître du ciel, ce ſont vos grands.

Je ne dois donc pas permettre qu'ils paſsent leur vie dans l'obſcurité & dans l'inutilité ſans honneurs & ſans magiſtratures. O ſeigneur du ciel ! je ne me propoſe que ce que vous voulez & ce que vous ordonnez : comment oſerois-je m'y oppoſer ?

Voilà ce que je fis alors ; ſi j'ai commis une faute, elle eſt de moi ſeul, & tous ces peuples n'y ont aucune part : mais aujourd'hui ſi ces peuples font des fautes, elles ſont ſur mon compte, parceque je les conduis mal.

3. Vu-Vam, le fondateur de la dynaſtie des Cheu, allant combattre le dernier empereur de la dynaſtie des In ou Xam, commença ſa marche par une magnifique munificence

pour les peuples qui étoient réduits à la miſere; il fit diſtribuer du bled & de l'argent; mais il en donna davantage aux plus gens de bien. Lorſqu'il alla combattre l'empereur Cheu, il parla ainſi à ſon armée:

« Cheu notre ennemi a une ar-
« mée très nombreuſe; mais il y a
« parmi cette multitude peu de ſu-
« jets fideles & gens de bien: ainſi
« cette multitude d'hommes mé-
« chants & ſans fidélité ne peut ré-
« ſiſter à notre armée peu nombreu-
« ſe, mais composée d'hommes
« pieux & fideles; pourquoi donc
« différons-nous à l'attaquer? Les
« murmures des peuples, leurs plain-
« tes, leurs ſoupirs croiſſent tous
« les jours; je me reproche ma len-
« teur, & c'eſt à moi ſeul que l'on

« impute les crimes qu'ils commet-
« tent. »

4. Après la mort de Cheu, Vu-Vam affermit ſon empire, & commença à rétablir l'ancien gouvernement preſque anéanti. Il rétablit l'exactitude dans les poids & dans les meſures : il examina les loix & les remit en vigueur : il fit revivre les droits & les devoirs des magiſtrats.

Alors on vit le bon gouvernement refleurir dans tout l'empire & y faire régner le bonheur. Il rendit enſuite aux deſcendants des anciens empereurs les royaumes qu'ils avoient, & les donna à leurs proches parents lorſqu'ils n'avoient pas laiſſé de poſtérité. Il éleva aux dignités les hommes ſages qui vivoient dans l'obſcurité & confondus avec le plus

bas vulgaire. A la vue de ce ſage gouvernement, tous les peuples de l'empire furent pénétrés de vénération & remplis d'amour pour Vu-Vam, & ſe ſoumirent à lui de leur propre mouvement.

Il s'occupa principalement de trois choſes; 1°. de procurer aux peuples tout ce qui étoit néceſſaire pour une ſubſiſtance commode; 2°. de preſcrire les rites des funérailles; 3°. de régler les cérémonies.

5. Enſuite l'hiſtorien, réſumant le gouvernement de tous ces empereurs, conclut ainſi: Il faut donc qu'un prince, pour bien gouverner, poſsede quatre vertus, la bonté, la ſincérité, l'exactitude, l'équité. Par ſa bonté il ſe concilie l'amour de tout le monde; par ſa ſincérité il

gagne la confiance ; par ſon exactitude il conduit bien les affaires publiques ; par ſon équité il inſpire à tout le monde la ſincérité & la ſatisfaction qui en eſt inſéparable.

6. Le diſciple Tſu-Cham fit un jour cette queſtion à Confucius : Que doit faire un prince ſage pour bien adminiſtrer ſon royaume ?

Qu'il pratique cinq vertus, & qu'il évite quatre vices.

Quelles ſont les cinq vertus ? dit Tſu-Cham.

Les voici, dit Confucius : Qu'il ſoit bienfaiſant ſans frais & ſans dépenſe ; qu'il exige les travaux ou les corvées ſans faire murmurer les peuples ; qu'il deſire ſans avarice ; qu'il ſoit magnanime ſans orgueil, & grave ſans ſévérité.

7. Qu'entendez-vous, je vous prie, lorſque vous dites qu'il faut que le prince ſoit bienfaiſant ſans frais & ſans dépenſe ? ajoute Tſu-Cham.

Il y a, dit Confucius, des choſes dont le peuple tire ſes profits & ſon aiſance ; tels ſont les champs, les maiſons, les plantations des arbres, les troupeaux, &c. Lorſque le prince leur procure la facilité de faire ces profits, n'eſt-il pas bienfaiſant ſans dépenſe & ſans frais ? Lorſque le prince n'impoſe que les travaux que la néceſſité exige, & qu'ils ſont répartis avec équité, perſonne ne s'irrite ni ne murmure. Lorſqu'un prince deſire ardemment la piété & qu'il l'obtient, l'appelleroit-on par haſard avare parcequ'il auroit obtenu ce qu'il deſiroit ?

De plus, un prince qui, commandant à des peuples nombreux ou à un petit état, qui, traitant des affaires d'une grande importance ou ordinaires, préſente toujours un front doux & ſerein, n'eſt-il pas magnanime ſans orgueil ? Enfin un prince n'eſt-il pas grave ſans sévérité lorſqu'on voit dans ſes habits tant de décence, & de dignité ſur ſon viſage, & dans ſes yeux une ſplendeur vénérable qui imprime dans le cœur de tous ceux qui le voient le reſpect & la crainte ?

8. Préſentement, dit Tſu-Cham, quels ſont, je vous prie, les quatre vices que le prince doit éviter ?

Les voici, dit Confucius. 1°. Le prince qui n'inſtruit pas ſon peuple, & qui, lorſqu'il commet des crimes,

le fait mourir, eſt cruel. 2°. Celui qui n'avertit pas à temps de ce qu'il veut que l'on faſse, & qui vient ſur-le-champ pour voir s'il eſt fait, ce prince, dis-je, eſt inconſidéré. 3°. Celui qui héſite & qui paroît indécis en donnant ordre de faire une choſe, & qui, lorſque le temps de la faire approche, en preſſe vivement l'exécution, ce prince eſt léger. 4°. Le prince avare dans la diſtribution des récompenſes méritées eſt détenteur injuſte d'un dépôt.

9. Confucius diſoit : On ne peut parvenir à la ſageſſe ſi l'on ne connoît pas la loi du ciel, ni s'affermir dans la vertu ſi l'on ignore les rites de l'honnêteté, ni diſcerner les hommes ſi l'on ne ſait pas l'art de parler.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES.

ARTICLE I. Du caractere du ſage, de ſes vertus, de ſes devoirs, ſoit dans la vie privée, ſoit en public, page 9
ARTICLE II. Devoirs d'un prince qui veut bien gouverner, & d'un fils envers ſes parents, 21
ARTICLE III. Des rites concernant le culte des parents morts, du culte des eſprits, des loix impériales, de la muſique, 40
ARTICLE IV. Différence de l'homme pieux avec celui qui ne l'eſt pas; du ſage & de celui qui ne l'eſt pas. Conduite & devoirs du ſage. Devoirs d'un fils envers ſes parents, 69
ARTICLE V. Des qualités, des vertus & des défauts de quelques-uns des diſciples de Confucius: de la difficulté de juger ſi les autres ont la piété ou la parfaite droiture du cœur, 79
ARTICLE VI. De la capacité de quelques

diſciples de Confucius pour le gouvernement ; de leur ardeur pour apprendre & pour faire des progrès ; de la maniere de donner & de recevoir ; des devoirs de la piété, page 104
ARTICLE VII. Réflexions modeſtes de Confucius ſur lui-même ; ſa maniere de vivre ; éloges que ſes diſciples font de lui, 127
ARTICLE VIII. Éloges des anciens empereurs Ven-Vam-Yu, Xem, Y-A-O ; quelques maximes & avis du ſage diſciple Tſem Tſu ; devoirs du ſage, 150
ARTICLE IX. Différentes réflexions à la louange de Confucius & de ſa doctrine ; ſa modeſtie & ſon humilité lorſqu'il parloit de lui. Préceptes pour parvenir à la ſageſſe, 166
ARTICLE X. Des mœurs publiques & privées de Confucius, 189
ARTICLE XI. Obſervations & jugement de Confucius ſur ſes diſciples, 206
ARTICLE XII. Des moyens de cultiver la piété, de gouverner le peuple, d'exiger

les tributs, & d'ajouter à ſes vertus de nouvelles vertus, page 231
ARTICLE XIII. Inſtructions pour bien gouverner. Qualités & vertus néceſſaires pour former l'homme pieux & ſage, 256
ARTICLE XIV. Devoirs du ſage. Providence du ciel ſur les royaumes. Caractere de l'homme parfait. Conduite & qualités d'un miniſtre. Vertus du ſage, 279
ARTICLE XV. Différentes maximes ſur les vertus du ſage & ſur l'art de gouverner, 314
ARTICLE XVI. Obligation de détourner les rois de toute guerre injuſte. Dangers & malheur d'un mauvais gouvernement. Trois ſortes d'amis utiles & trois ſortes d'amis dangereux. De quoi le ſage doit ſe garantir, & à quoi il doit penſer. Comment Confucius inſtruiſoit ſon fils, 333
ARTICLE XVII. Jugement de Confucius ſur quelques miniſtres ſoulevés contre leurs maîtres. Cinq vertus néceſſaires

dans un prince. Six belles maximes & leurs ſix défauts. Louange & utilité du livre des poéſies. Deuil de trois ans pour le pere & pour la mere. Différents genres d'hommes odieux ou mépriſables, page 351

ARTICLE XVIII. Éloges de quelques princes & de quelques miniſtres anciens; les agréments des femmes, funeſtes au bon gouvernement. Actions de quelques ſages qui menoient une vie obſcure. Préfets de la muſique dans les repas. Quelques regles pour le bon gouvernement, 377

ARTICLE XIX. Qualités d'un véritable diſciple de la ſageſſe, & ſes devoirs. Regles pour enſeigner les autres. Critique & louange de Confucius, 397

ARTICLE XX. La ſuite & les commencements des empereurs Yao-Xun, Yu, Chim-Tam, Vu-Vam; de quelques-unes des qualités du bon gouvernement, & des rites du mauvais, 414

Fin de la Table.